



UNO Chiyo **OHAN**

Roman traduit du japonais
par Dominique Palmé et Kyoko Sato



*Éditions
Philippe Picquier*



UNO Chiyo

OHAN

Récit traduit du japonais par
Dominique Palmé et Kyôko Satô

OUVRAGE SÉLECTIONNÉ PAR LE PROGRAMME DE PUBLICATION DE LITTÉRATURE
JAPONAISE (JLPP),

SOUS L'ÉGIDE DE L'AGENCE DES AFFAIRES CULTURELLES JAPONAISE

*Éditions
Philippe Picquier*

OceanofPDF.com

Éditions
Philippe Picquier

Confession amoureuse,
trad. D. Palmé et K. Satô,
Denoël, 1992, 10/18, 1997

Titre original : Ohan
© 1957, Atsuko Fujie
Edition originale publiée au Japon en 1957 par les éditions Chûô-kôron

© 2014, Dominique Palmé et Kyôko Satô pour la traduction française
Tous droits réservés

© 2014, Éditions Philippe Picquier pour l'édition française

Mas de Vert B.P. 20150 13631
Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : © Bridgeman Art
Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M. -C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1005-2

OceanofPDF.com

... Je vous sais gré de bien vouloir prêter l'oreille à mon histoire. Je suis fils d'une famille d'artisans teinturiers, la maison Kanô, établie autrefois dans le quartier de Kawara. Voilà des lustres pourtant que notre commerce est tombé en capilotade, et je me retrouve à brocanter dans ce réduit qui ne m'appartient même pas, mais quand je vois tout le mal que je me donne, alors que je pourrais vraiment ne pas m'en faire, je ne peux que rire de ma propre sottise.

Oui, à vrai dire, cette personne-là n'est pas mon épouse. C'est une geisha du quartier, que j'ai commencé à fréquenter il y a sept ans. Elle a trente-trois ans – un an de plus que moi – et s'appelle Okayo. Autrefois, elle était rattachée à Hangetsu-an, le « pavillon de la Demi-Lune », une maison de thé que vous connaissez sans doute, mais à présent, elle s'est installée dans une petite maison à l'autre bout du quartier de Kajiya et elle gère son propre établissement, avec une ou deux autres geishas à demeure. Quant à moi, c'est là-bas que je passe mes nuits, et chaque matin, je viens ici en apportant mon bentô pour le midi. Mais en fait, je n'ai de brocanteur que le nom, je passe mon temps à offrir du thé aux clients, ou à pratiquer l'ikebana. Pour ce qui est de mes revenus, ils suffisent à peine à me procurer mon argent de poche. En somme, je suis un bon à rien, qui vit aux crochets d'une femme.

Or, un soir – je me souviens que c'était l'été de l'année dernière, juste avant la fête des Morts –, après une petite réunion de quartier, tout le monde s'était dispersé, et je traînais avec deux ou trois personnes sur le pont de Garyô, pour jouir de la fraîcheur de la brise. Et soudain, une femme vêtue d'un kimono léger de coton blanc est passée subrepticement tout près de moi. *Le pont est très large, pourquoi donc me frôler ainsi ?* me suis-je demandé, et comme je lui jetais un regard, je me suis aperçu que c'était Ohan, l'épouse dont je m'étais séparé. À cause des autres, j'ai d'abord réfréné l'élan qui me poussait à lui emboîter le pas, différant même un peu le moment de me précipiter jusqu'à l'angle du poste de police, et elle – sans doute parce qu'elle avait perçu que je la

suivais – m’a attendu dans l’obscurité, près d’une palissade. Je lui ai dit : « Ohan, c’est bien toi ? Voilà longtemps !... Te portes-tu bien ? »

À l’ombre du talus bordé de fourrés, il devait y avoir peu de passage, même en pleine journée, et le vent venu de la rivière soufflait au-dessus des buissons ; à chaque rafale, les voix des ouvrières qui chantaient dans la filature, sur l’autre rive, nous parvenaient de façon presque palpable.

Ohan portait un kimono d’été de coton blanc, sur lequel était noué un obi à rayures tissé à la main que j’avais déjà vu. Il n’y a rien, en elle, qui attire particulièrement les hommes, tout son charme tient à la peau satinée de son visage et au lustre de sa chevelure. Elle restait là, sans me regarder, comme collée contre la palissade.

« Que dis-tu donc ?... que l’enfant va bien ? ai-je demandé.

— Oui. Depuis le printemps dernier, il va à l’école, a-t-elle fini par murmurer.

— Au fait, je suis allé te voir un jour, et je voulais aussi voir notre enfant, mais ta mère m’a jeté dehors comme un malpropre. D’ailleurs, comment pourrais-je lui en vouloir ? »

Tandis que je marmonnais ces mots creux, bizarrement, j’ai commencé d’éprouver les sentiments de l’homme qu’on arrache à la femme dont il est éperdument amoureux.

Je me suis séparé d’Ohan il y a sept ans, à cause d’Okayo. Moi, je suis parti habiter chez cette femme, Ohan est retournée chez ses parents, qui logent à Shinmonzen, et comme le quartier n’est pas bien étendu, si nous avions cherché à nous voir, nous y serions arrivés, mais en réalité cela faisait une éternité que nous ne nous étions pas rencontrés.

Oui... C’est après son retour chez ses parents qu’elle a mis notre enfant au monde. C’est un garçon, il s’appelle Satoru. On se croirait vraiment dans un roman : pendant tout le temps que nous vivions ensemble, nous avions tellement envie d’avoir un enfant que nous invoquions sans cesse le Bouddha, nous avons même consulté des diseurs de bonne aventure. Et c’est seulement au moment où nous allions nous séparer qu’Ohan s’est aperçue qu’elle était enceinte.

Je peux vous assurer que si cet enfant nous était arrivé alors que nous étions encore ensemble, je ne me serais pas fourvoyé ainsi, mais comme vous le savez, dans ces moments-là, le cœur d’un homme ne vaut pas beaucoup mieux que celui d’une bête. Et même quand j’ai revu Ohan au

bout de sept ans et qu'elle m'a annoncé que cet enfant, mon sang, pour ainsi dire, allait déjà à l'école, j'ai simplement pensé : *Comme il a vite grandi !*, mais jamais ne me serait venu à l'idée de m'intéresser outre mesure à son sort. Ce qui m'importait avant tout, ce n'était pas l'enfant : je me souciais d'Ohan, et de ce qu'elle pouvait ressentir en me voyant, là. Bien sûr, c'était moi qui avais laissé tomber comme une moins que rien cette épouse irréprochable pour me mettre en ménage avec une autre femme, alors j'aurais eu mauvaise grâce de me plaindre du mal que la mère d'Ohan pouvait penser de moi – sans compter tous les autres. De ce côté-là, je m'étais fait une raison, mais mon seul désir, c'était que ma femme Ohan, qui se trouvait devant moi à cet instant, ne me condamne pas. Et qu'elle pense même : *En ce moment, il vit avec une autre femme, c'est vrai, mais sans doute qu'il ne peut pas faire autrement. Dans le fond, ce n'est pas un sans-cœur.*

« Tiens, te souviens-tu de Yoshidaya, la boutique de fleurs au coin de la ruelle de Daimyô ? J'ai ouvert un petit commerce à cet endroit. Je n'y vais pas tôt le matin, mais je suis souvent là dans l'après-midi. Viens donc me voir un de ces jours, je vais prévenir ma propriétaire. » Je me suis surpris à prononcer ces mots sans penser aux conséquences.

Mais vous savez, tout en disant ce genre de choses, je ne songeais pas à gagner de nouveau son cœur, et pour parler franc, je ne cherchais pas à me rapprocher d'elle pour reprendre la vie commune. Je voulais simplement, ne fût-ce qu'un court instant, l'apaiser, et éviter qu'elle ne m'en veuille.

Tout de même, il n'y a rien de plus inconstant que le cœur de l'homme. Car ce n'étaient vraiment pour moi que des billevesées, et pourtant j'ai poursuivi à voix basse, histoire d'en rajouter : « Tu as bien entendu ?... » Alors que je continuais : « Quelqu'un vient, dépêche-toi d'y aller », Ohan a enfin levé la tête vers moi, et m'a lancé un bref regard, comme pour me dire quelque chose, mais finalement elle est partie en courant, sans même se retourner.

Je suis resté là, immobile, à suivre des yeux la tache blanche de son kimono de coton qui s'amenuisait peu à peu sur le talus, le long de la rivière, jusqu'au moment où elle a fini par disparaître en tournant au coin de la ruelle en direction du quartier de Sashimono. *Vais-je la suivre ?*

Non, il ne vaut mieux pas. J'ai balancé pendant tout ce temps, et à vrai dire c'est de là que sont partis mes égarements.

OceanofPDF.com

Dès lors, j'ai vécu dans l'attente vague d'une visite d'Ohan. Le festival d'été à Gion était déjà passé, l'automne allait venir, avec la fête d'Ebisu(1), mais Ohan ne se manifestait toujours pas. Comme avant, je passais toutes mes journées à Daimyô, dans ma boutique, puis le soir venu, après la fermeture, je m'accordais une petite cigarette, et en regardant distraitement les passants, je songeais avec un rien d'étonnement à ma vie insoucieuse.

Ensuite, j'appelais ma propriétaire qui habitait juste derrière pour lui confier la clé de la boutique, avant de prendre à la hâte le chemin du retour ; c'était toujours au début de la soirée, le moment où le quartier de Kajiya est le plus animé.

À cette heure-là, les rues sont pleines de geishas qui se rendent dans leurs maisons de thé, certaines à pied, en relevant le bas de leur kimono, d'autres en pousse-pousse ; moi, j'avais coutume de rentrer d'un pas vif, comme un voleur, à travers ce quartier de plaisirs où scintillaient les lanternes, et à peine avais-je ouvert la porte coulissante que j'entendais la voix haut perchée d'Okayo – « C'est toi ? » – et son pas précipité tandis qu'elle accourait du fond de la maison.

Un simple paravent séparait l'entrée du salon, où tout était prêt pour le dîner. Et comme chaque soir, un petit flacon de saké m'attendait sur la table.

En général, comme les filles étaient déjà sorties, Okayo pouvait enfin souffler un peu ; avec ses cheveux coiffés à la hâte et son visage mat, sans trace de poudre, on aurait dit qu'elle se vieillissait à plaisir, mais elle mettait toujours son point d'honneur à changer de tenue pour la soirée.

Un soir, je me suis entendu lui dire : « Cela ne te fait rien qu'on dîne ainsi ensemble, en tête-à-tête ? À l'idée d'avoir écarté ma femme pour prendre sa place, il doit t'arriver de te sentir un peu gênée ?... »

La question m'avait échappé en partie sous l'effet de l'alcool, mais à vrai dire cette pensée était parfois trop lourde pour que je la garde par-

devers moi. « Non, je m'en moque. C'est elle qui a perdu, puisqu'elle est partie », m'a répondu Okayo, et elle avait l'air, en effet, de s'en moquer éperdument. Quand je l'ai vue prendre les choses avec tant de légèreté, au lieu d'être consterné par ce sans-gêne, eh bien... je me suis senti gagné par son insouciance, et quinze jours ont passé sans que j'y repense vraiment, jusqu'à ce début d'après-midi où je suis sorti pour aller livrer quelque chose chez un client.

C'est alors que j'ai aperçu Ohan, debout à l'ombre de la grosse lanterne de pierre. Elle avait le visage à demi caché derrière son châle, et dès qu'elle m'a vu, elle a fait mine de s'enfuir, mais je lui ai couru après : « Ohan, c'est toi ? Ohan ! »

Aussitôt, elle s'est figée, et m'a répondu « oui... » d'une voix à peine audible. Après coup, j'ai appris qu'elle était déjà venue bien des fois jusqu'à ma boutique, mais sans oser y entrer tant qu'il faisait jour. Par la suite, il lui était arrivé aussi à maintes reprises de se rendre jusque chez moi après la tombée de la nuit et là, de faire les cent pas devant la porte à claire-voie plongée dans la pénombre.

Je lui ai dit d'un ton presque brutal : « Entre vite, voyons ! », et je me suis précipité chez ma propriétaire.

« Excusez-moi, il y a là ma femme qui est venue me rendre visite. Cela ne vous dérangerait pas qu'on passe un moment chez vous ? – Non, bien sûr », et elle a sorti quelques coussins, avant de quitter la pièce discrètement. Jusqu'alors, sans doute par peur d'étaler ma honte, je ne lui avais jamais fait de confidences à propos d'Ohan, mais devant mon affolement elle a dû deviner la situation, car pendant tout ce temps-là, elle a même eu la gentillesse de garder la boutique à ma place. Et j'ai incité Ohan à entrer dans cette maison avec moi.

Les habitations de ce quartier sont tellement serrées les unes contre les autres que, même dans la journée, on n'y voit goutte. Mais cette obscurité a dû tranquilliser Ohan. Elle restait timidement blottie contre la porte à glissière en verre dépoli. « Je suis content que tu sois venue. Ici, personne ne nous dérangera. J'ai peut-être tort de te parler ainsi, mais tu sais, il suffit de passer par l'enceinte du temple, et on débouche tout de suite sur l'école de Satoru. Tu veux bien venir me rendre visite de temps en temps ? » Elle s'est contentée d'acquiescer. Je la retrouvais telle que je l'avais laissée sept ans auparavant : la même façon de se tenir un peu

penchée, une main glissée dans la manche de son kimono, et cette habitude bien à elle d'inspirer légèrement avant de se mettre enfin à parler, en prenant son temps.

Devant son visage qui semblait flotter comme un reflet blanc dans la pénombre, je croyais nous revoir sept ans plus tôt, dans notre maison du quartier de Kawara, le jour où nous nous étions séparés en pleurant. Le pousse-pousse qui devait l'emmener s'impatiait déjà, mais nous restions là, à pleurer à chaudes larmes dans un recoin sombre de la maison.

Il faut dire que nous ne nous sommes pas quittés parce que nous étions lassés l'un de l'autre. Je venais de me lier avec Okayo, je ne pouvais donc pas renoncer à cette liaison tout de suite, mais si Ohan acceptait de s'armer de patience, j'allais sans doute me reprendre assez vite. Voilà ce que je lui avais demandé, avant de la laisser partir. Je ne vois vraiment pas ce qui m'autorisait à imposer une chose pareille à une femme si vertueuse, mais quand un homme a le diable au corps, allez savoir ce qu'il est capable d'inventer.

À dire vrai, en voyant Ohan assise ainsi dans son coin, je n'osais même plus lui demander pardon de toutes les misères que je lui avais infligées pendant si longtemps. « J'avais acheté de très bons gâteaux ! J'aimerais que tu les goûtes. Tiens, je vais te préparer un thé... » Au moment où je tendais la main pour prendre la boîte à thé, Ohan a fait de même pour prendre un bol, et nos doigts se sont frôlés. J'ai saisi sa main, en murmurant son nom. Elle a poussé un petit gémissement, tandis que ses paupières frémissaient et que le sang se retirait de son visage. « Lâche-moi, lâche-moi, je t'en prie ! », m'a-t-elle dit d'une voix mourante, en se débattant. Mais que cherchais-je donc ? Moi-même, je n'en avais pas la moindre idée. « Je te dégoûte ? Ton cœur est lassé de moi ? » Je ne sais quelle foucade m'a emporté. Je n'aurais jamais songé jusqu'à cet instant, même en rêve, je puis vous l'assurer, à porter la main sur Ohan, et voilà que j'étais pris d'un désir insensé, celui de nous précipiter tous deux au fond d'un gouffre.

Ce que tout cela signifiait pour Ohan, qui durant sept longues années avait préservé sa vertu, je ne l'ai compris que plus tard.

Elle est longtemps restée là, tremblante, contre le paravent. « En faisant cela, j'ai tellement peur... qu'on brise ton ménage », a-t-elle dit

d'une voix entrecoupée, et elle s'est mise à pleurer. « Que dis-tu là ? Nous avons quand même fait un enfant ensemble, toi et moi ! Que crains-tu donc ? » J'avais volontairement durci le ton. Quant à savoir si ces mots pouvaient être de quelque utilité...

« Je n'ai pas raison ? Les gens peuvent bien raconter ce qu'ils veulent, pour moi, tu es toujours ma femme. » Plus j'étais conscient du mal que je lui faisais par mes paroles, plus l'envie me prenait d'en rajouter. Tandis que je tenais entre mes bras le corps potelé d'Ohan, dans cette pièce si sombre que le jour n'y pénétrait pas, la folie me gagnait, en même temps que le désir de nous broyer corps et âme.

Il faisait encore jour quand Ohan s'en est allée. Elle m'avait à peine dit au revoir, et elle est repartie à pas furtifs, en rasant les murs ; quant à moi, complètement hébété, je suis resté là, assis sur la marche de l'entrée. *Mais qu'ai-je donc fait ?* J'avais l'impression de sortir d'un songe.

Sur ces entrefaites, ma propriétaire est revenue, en disant : « Ah, elle est déjà partie !... » Et vous savez, elle m'a chuchoté à l'oreille : « Okayo, votre bonne amie, vient de passer. Elle vous cherchait, elle a laissé cela pour vous. » J'ai ouvert le paquet : il contenait une petite boîte, sans doute des friandises pour le thé. Okayo avait coutume de me faire porter des petites douceurs qu'elle préparait à ses moments perdus, mais apprenant qu'elle s'était déplacée elle-même ce jour-là, j'ai senti un frisson me glacer l'échine.

Si Ohan était sortie une minute plus tôt, elle se serait trouvée nez à nez avec Okayo devant la boutique ! Cette minute de grâce était-elle un bienfait du Bouddha ? En moi, la frayeur se mêlait à la reconnaissance.

Pourquoi n'ai-je pas été capable alors d'écouter cette frayeur, cette épouvante à faire dresser les cheveux sur la tête ? Il est bien trop tard pour s'en lamenter à présent, mais à l'aune de ces remords, vous pourrez mesurer l'égoïsme d'un imbécile de mon espèce.

Dix jours à peine après cet épisode, Ohan a pris l'habitude de venir me voir régulièrement.

« Ma mère est partie aux bains publics, j'en profite... Quand je pense que je commence à lui mentir, même à elle ! » disait-elle parfois, et elle étouffait un rire derrière la manche de son kimono ; tantôt elle soupirait : « On est bien toujours mariés, alors pourquoi faut-il se voir comme ça, en cachette ? »

D'autres fois encore : « J'ai eu bien tort de retourner chez mes parents. Une fois mariée, j'aurais dû rester, quoi qu'il arrive. Tout cela, c'est de ma faute. » Enfin, en parlant d'Okayo : « Une femme volage comme elle, je pensais qu'elle ne tarderait pas à se lasser, et j'attendais qu'elle parte d'elle-même... » Bref, chaque fois qu'Ohan venait me voir, son humeur était aussi changeante que les yeux d'un chat. Sans être très causante, elle n'hésitait pas à parler franc. Il est vrai qu'elle venait me voir en catimini et qu'elle avait une foule de choses à me raconter, tant et si bien que je ne reconnaissais plus la femme réservée d'autrefois, cette Ohan à peine capable d'aligner trois mots.

Tout cela pour vous dire qu'avec ses sautes d'humeur elle commençait à me faire de la peine, et comme le temps passait, à l'approche de l'hiver, je me suis senti gagné par le désir de ne plus la perdre. Je négligeais peu à peu mon commerce, et parfois nous passions la journée entière en tête à tête, à nous chauffer aux braises du *kotatsu*(2), sans prononcer le moindre mot. Prendre une maîtresse, laisser filer sa femme, se remettre ensuite avec elle et la lutiner, pour faire des choses pareilles, il faut être un peu ballot, me direz-vous, et ma foi, je ne saurais vous donner tort.

... Et l'enfant, dans tout cela ? Eh bien, pour ce qui est de Satoru, je ne sais toujours pas moi-même dans quelles dispositions je me trouvais alors à son égard.

Une chose est sûre : cet enfant était né au milieu de tout ce méli-mélo, et donc j'aurais dû, moi, son père, éprouver de la compassion pour lui. Et

même, le juger bien à plaindre d'être le fils d'un crétin comme moi. Mais depuis que j'avais retrouvé Ohan par hasard sur le pont de Garyô, elle seule comptait, je ne voyais plus qu'elle, et s'il m'arrivait parfois, au cours de nos conversations, de songer à Satoru, je ne m'en préoccupais guère.

Je vais peut-être vous étonner, mais les rares fois où, lors de nos rencontres régulières, j'évoquais l'enfant, c'était en fait par désir de m'attacher un peu plus son cœur à elle. Quant à savoir jusqu'à quel point j'étais conscient de tout cela... Un jour où je demandais à Ohan ce qu'elle racontait à Satoru à propos de son père, elle m'a répondu : « Je lui fais croire que son papa est parti en voyage très loin », et trouvant cette fable commode, je me croyais dispensé d'aborder le sujet.

D'ailleurs, comment un homme tiraillé entre deux femmes, au point de ne plus savoir où il en est, pourrait-il trouver le loisir de se soucier du sort de son enfant ?

Bien sûr, comme l'école est à quelques centaines de mètres de l'autre côté du temple, lorsque le vent portait par ici, j'entendais distinctement, mêlées à la sonnerie de la fin des cours, les piailllements joyeux des enfants qui rentraient à la maison. Mais même dans ces moments-là, au lieu de me dire que mon fils Satoru pouvait se trouver parmi eux, je ne pensais qu'à Ohan et mon cœur battait la chamade : elle était peut-être allée le chercher, au retour elle passerait peut-être me voir ?...

Et dire que l'homme que j'étais alors, si insensible à son propre enfant, a pu ensuite, comme n'importe quel père, se faire autant de mauvais sang ! Quelle inconséquence, quand j'y songe !

Et puis un jour... La fin de l'année était proche, mais le soleil irradiait dans toute la boutique, il projetait au sol, devant l'entrée, les contours du moindre caillou, et la chaleur donnait presque le tournis.

« Dis, monsieur... » Sur ces mots, un petit garçon, écartant le rideau de l'entrée, a pointé le bout de son nez et ajouté sans reprendre haleine : « ... Y aurait pas chez toi des balles en mousse ? » Ma boutique se trouvant sur le chemin de l'école, parfois des enfants s'arrêtent au passage, pour faire un petit brin de causettes.

Sous sa casquette toute neuve, il plissait des yeux rieurs, comme s'il était ébloui par le soleil, et moi, devant ce visage candide, j'ai répondu sans réfléchir : « Des balles ? Non, je n'en ai pas.

— T'en as pas ? Mais on m'a dit qu'on trouvait de tout, chez toi... », et il m'a adressé un petit sourire timide, à demi résigné, avant de détalé.

Ne faisant qu'un bond, j'ai chaussé mes sandales et je suis parti à sa poursuite, en criant : « Petit ! Petit ! », mais il avait déjà disparu derrière le grand ginkgo qui borde l'allée de pierre du temple.

Un peu éberlué, je suis resté là un bon moment, dans cette allée ensoleillée, jonchée de feuilles mortes. Qu'est-ce qui m'avait donc pris, de courir ainsi après ce gamin inconnu ?

Ce petit garçon avec son kimono court en ikat et sa casquette toute neuve ornée d'un insigne en cuivre rutilant, en quoi était-il si différent des autres ? Je n'aurais su le dire. Après tout, ce n'était qu'un enfant venu faire un saut dans ma boutique au retour de l'école. Alors, pourquoi mon cœur s'était-il mis à bondir ainsi ?

Ce même soir, j'ai vu arriver Ohan, qui m'apportait des boulettes à la farine de riz pour la fête d'Inoko(3). *Faut-il lui dire ? Ne pas lui dire ?* Après un instant d'hésitation, j'ai fini par lui en parler. Se décomposant sous le coup de la stupeur, elle s'est écriée : « C'est lui, j'en suis sûre ! Ce matin, il a pris de la monnaie dans le tiroir de ma boîte à ouvrage pour s'acheter une balle, mais jamais je n'aurais imaginé qu'il viendrait ici ! », et de grosses larmes se sont mises à couler sur ses joues.

Donc, Ohan ne savait rien ? Quelle misère de me dire que cet enfant avait pénétré dans ma boutique sans se douter que j'étais son père ! Inutile d'invoquer les dieux et les bouddhas pour voir là comme un signe du destin. À cette pensée, l'effroi m'a saisi.

Dès le lendemain, en cachette d'Ohan, j'ai commencé à attendre devant l'école. Comme vous le savez, pour revenir de cette école jusqu'au quartier de Shinmonzen, il faut emprunter un chemin tout à fait opposé à celui qui mène à ma boutique. Et vous voyez le grand orme qui se trouve entre la pharmacie et le magasin de céramique ? C'est derrière cet arbre que je me cachais ; le vent glacial qui venait du champ de millet me sifflait aux oreilles et plaquait sur mes joues des feuilles mortes et de la poussière, si bien que je n'arrivais même plus à garder les yeux ouverts, mais, chose étrange, cela m'indifférait. Simplement, quelle tristesse, après avoir à peine reconnu Satoru dans la foule d'enfants qui se ruaient hors de l'école, de le perdre aussitôt de vue – car nous ne vivions pas sous le même toit !

Un beau jour, je me suis arrangé pour l'attendre en faisant les cent pas sur le talus, du côté de la ruelle de Teppô. De là, le talus se prolonge en ligne droite jusqu'au pont de Shinmonzen.

S'il était à l'école, au retour il allait sûrement passer par là. Au bout d'un moment, j'ai vu approcher un petit garçon qui ne pouvait être que lui : son cartable sur le dos, il gambadait en fouettant l'air avec un bout de corde.

Spontanément, j'ai jeté un œil derrière moi : il n'y avait personne pour nous observer. « Petit, je t'ai apporté une balle », ai-je dit en m'accroupissant au bord du chemin. Vous savez, cette balle, j'étais allé jusque chez Tenguya, à Motomachi, pour l'acheter, le soir même où le garçon était entré dans ma boutique pour la première fois. Comment oublier ce que j'ai ressenti à cet instant, quand, accroupi au bord du chemin, mes genoux tout contre le corps de mon enfant, j'ai pris sa main pour y poser la balle ?

Satoru a pris la balle sans un mot. Sans me remercier, sans me demander s'il pouvait, il s'est contenté de me faire un grand sourire, les yeux mi-clos, comme ébloui par le soleil.

Je ne saurais dire si cela a duré un instant, ou une éternité. De ce côté du talus, il faisait si frais à l'ombre des bambous qu'on avait peine à se croire dans l'après-midi, et à chaque souffle de vent, j'entendais le bruissement des feuilles qui frissonnaient.

C'est donc lui, mon enfant ! Nous vivons dans le même quartier, à deux pas l'un de l'autre, et pourtant je l'ai délaissé, je n'ai même pas cherché à le voir pendant sept longues années... Soudain, j'ai eu l'impression qu'on me broyait le cœur.

« Allez, file maintenant ! La prochaine fois, je mettrai de côté pour toi de jolis livres d'images. » Et j'ai presque chassé d'une bourrade cet enfant au corps aussi léger qu'un moustique. Mais vous voyez, même à ce moment-là, j'étais toujours dans la crainte que quelqu'un nous surprenne.

Cette rencontre avec mon fils Satoru sur le talus au coin de la ruelle de Teppô a eu lieu vers la fin de l'année dernière. Puis le printemps est arrivé très vite, mettant tout le monde de joyeuse humeur, mais moi, j'avais l'impression qu'il ne faisait qu'alourdir mon fardeau.

Le matin, je me réveillais très tôt, pour découvrir Okayo qui continuait de dormir comme une bienheureuse à mes côtés, le chignon retombant mollement sur sa nuque, et chaque fois je ne faisais que soupirer : comment allais-je faire pour m'en sortir ? Souvent me parvenait à travers le mur mitoyen, mêlée aux rumeurs familières de la cuisine où les filles s'affairaient, la voix d'un enfant qui, dans la maison voisine, criait « Maman ! Maman ! » à son réveil, suivie des tapements sourds de ses pas sur les tatamis, et en entendant ces bruits si palpables, j'en avais presque un coup au cœur.

Cela dit, dormir ainsi au chaud, nuit après nuit, auprès d'Okayo, ne me déplaisait pas pour autant. Non seulement cela ne me déplaisait pas, mais quand je réalisais que j'allais peut-être devoir la quitter, et pas plus tard que demain, cette maison si familière me paraissait soudain l'endroit le plus chaleureux du monde. Souvent, je me prenais même à rêver de pouvoir continuer à y vivre ainsi, comme si de rien n'était.

« Tu es déjà réveillé ? » Dès qu'elle ouvrait les yeux, Okayo m'adressait toujours ces mots. Comme beaucoup de couples sans enfants, nous avions l'habitude de traîner au lit en bavardant de tout et de rien. Ce fut le cas aussi ce matin-là.

« Tu sais, le mois prochain, je vais pouvoir récupérer les épargnes que j'avais placées chez Asahiya. Quand je retirerai cet argent, j'ai envie de faire aménager le premier étage, pour que nous ayons notre coin à nous... Qu'en dis-tu ? »

Asahiya est le nom d'un petit comptoir de crédit géré par une banque de la ville. Les mensualités sont aussi infimes qu'une goutte d'eau dans

la mer, mais au bout de cinq ou six ans, cela finit par faire un pactole, et il vous prend l'envie de vivre sur un plus grand pied.

Si pendant toutes ces années Okayo avait travaillé dur, c'était vraiment avec l'idée de payer ses mensualités. À cette fin, elle avait même renvoyé l'une des filles qu'elle employait pour prendre sa place auprès des clients, mais ce n'est pas tout : dès qu'elle avait un moment de loisir dans la journée, elle faisait la lessive et briqueait le sol avec les autres filles, tant et si bien qu'elle ressemblait plus souvent à une souillon qu'à une tenancière du quartier de plaisirs de Kajiya, et même moi, qui la connaissais jusqu'au bout des ongles, je n'en revenais pas.

« Quand j'aurai récupéré cet argent... » Tels étaient, depuis cinq ou six ans, le rêve et le refrain d'Okayo. « Et quand nous aurons notre coin à nous, que comptes-tu faire ? Organiser des banquets ? » J'avais beau plaisanter ce matin-là, ma tête était ailleurs, et une sensation d'oppression m'a saisi, comme si une lourde chape me tombait sur la poitrine.

Cette maison de Kajiya, Okayo l'a reçue de son ancien protecteur.

Elle ne paie pas vraiment de mine, elle n'est guère plus grande qu'une maison de poupée, et elle se compose en enfilade d'une entrée à peine séparée, par une cloison de papier chinois, d'un petit salon de six tatamis, puis d'une cuisine au plancher de bois ; on accède au premier étage par un petit escalier raide, et on débouche aussitôt sur une autre pièce de six tatamis, flanquée à l'est d'un balcon grand comme un mouchoir de poche. C'est la seule pièce où l'on peut recevoir les clients, si bien que les soirs d'affluence, il nous arrive souvent, Okayo et moi, de dormir serrés l'un contre l'autre dans un coin de l'entrée.

« Je te trouve un peu dans la lune... Tu es si content que tu en as perdu la voix, c'est cela ? » Sur ces mots, Okayo est venue se blottir contre moi, et a ajouté : « Écoute, voilà sept ans que nous sommes ensemble, et il n'y a pas une nuit où nous avons pu dormir tranquilles ! Alors, je ferai tout pour que nous ayons notre coin à nous au premier étage. Une petite pièce avec un *tokonoma*(4) devrait nous suffire, mais il faudra prévoir un bon loquet, pour que nous ayons enfin la paix. » Et en passant sa main froide sur mon dos, dans un brusque transport, elle est venue plaquer sa joue contre mon épaule.

Il est vrai qu'Okayo était sur le point de réaliser par ses propres moyens un rêve caressé pendant de longues années, le rêve de s'offrir enfin un lieu à elle, et je pouvais bien comprendre qu'elle soit folle de joie. Et même heureuse au point d'en perdre la tête. Mais quand, avec l'air d'une folle, elle est venue plaquer son visage contre moi, l'odeur de la laque qui fixait sa coiffure du Nouvel an m'a surpris, et j'ai senti comme un contact froid sur ma poitrine nue. J'ai failli pousser un cri.

Depuis que j'avais renoué avec Ohan en secret dans la maison derrière ma boutique, dans la ruelle de Daimyô, comment m'y étais-je donc pris, pendant les étreintes, pour ne pas confondre les deux femmes ? Le contact froid de ces cheveux laqués était pour moi intimement lié à Ohan. Et j'en prenais conscience seulement maintenant ! Sentant le souffle me manquer, j'ai repoussé Okayo.

« Arrête ! Il est temps de se lever... » C'est tout ce que j'ai trouvé à dire. D'ailleurs, si Okayo n'avait pas été prise ainsi dans sa rêverie, elle aurait sans doute perçu les pensées horribles et inavouables qui m'occupaient alors – mais ce ne sont là sans doute que jérémiades futiles d'un homme qui n'en fait qu'à sa tête.

Pour dire la vérité, je ne crois pas qu'il y ait sur terre bête plus immonde que moi. Je savais très bien où tout cela allait nous mener, mais je faisais mine de n'en rien voir. Telle que je la connaissais, Okayo ferait venir le charpentier dès le lendemain, à coup sûr. Et l'homme allait commencer aussitôt à aménager une pièce au premier étage de la maison. Et moi, qui n'avais nulle intention de continuer à vivre avec elle, j'étais pourtant prêt à rester là, l'air de rien, à entendre grincer du matin au soir le rabot des ouvriers.

Oui, je vous en prie, moquez-vous de moi... Vous pouvez bien railler ma nature de parasite vivant aux crochets d'une femme, comment oserais-je vous en vouloir ?

Je vous le redis : je savais vraiment ce qui allait se passer. Je le voyais aussi clairement que je vous vois. Ce que je devais faire, je n'avais nul besoin de le demander à qui que ce soit, je le savais fort bien.

Il aurait suffi que je dise à Okayo, cette femme qui partageait ma couche : *Ma place n'est plus ici, dans cette maison. Plus tard, les gens t'expliqueront pourquoi. Et en les entendant, tu comprendras. Allons, inutile d'attendre demain matin, je vais faire venir un pousse-pousse*

d'ici ce soir. De toute façon, le peu que j'ai tient dans la malle en osier rangée dans le placard. Je m'en chargerai moi-même, je pourrai la coincer entre mes jambes, je suis décidé à partir. Je vais m'installer pendant quelque temps à Daimyô, dans ma boutique ; surtout ne cherche pas à me revoir, je t'en supplie. Pendant sept longues années, tu as eu la bonté de t'occuper de moi, au risque de ruiner ta réputation, alors je n'ose même pas te demander pardon. C'est ce que j'aurais dû lui dire, tout bonnement, mais je n'en ai pas été capable. J'avais trop peur. Pas la peur de la voir changer de visage en m'entendant lui annoncer cela tout de go. Non : j'avais peur que l'image flatteuse qu'elle se faisait de moi jusqu'alors – celle d'un homme digne de ce nom – ne s'écroule d'un coup. Oui, oui, vous avez raison, je ramène tout à moi. J'en suis pleinement conscient. D'ailleurs, quel dieu, même le plus compatissant, ne serait pas tenté de me punir ?

À ce moment-là, j'ai entendu un passant qui s'arrêtait devant la maison pour racler ses socques de bois sur la dalle du seuil. Tiens, il neige ! Et je me suis souvenu que c'était la fête de *nanakusa*(5), et qu'on donnait depuis les premières heures du jour un spectacle de poupées à Shinkôji, au petit théâtre Tomoeza. Soudain, le cœur léger, je me suis écrié par je ne sais quelle piperie : « Allez, debout ! On va aller au théâtre... », et j'ai saisi Okayo par l'épaule pour la faire lever, tout en ameutant les filles par mes éclats de voix.

Puis, comme s'il y avait le feu, je me suis rué vers la cuisine pour faire préparer les paniers-repas, j'ai envoyé quelqu'un chercher un pousse-pousse, bref, j'ai forcé tout le monde à s'activer. C'est comme je vous le dis. Bondissant d'une pièce à l'autre, je donnais des ordres et des contre-ordres, j'ouvrais et je refermais les tiroirs.

Faut-il voir là l'envie sincère, en emmenant Okayo au théâtre de poupées, de lui faire plaisir ?

Moi-même, je ne parviens pas à démêler mes sentiments. À peine quelques minutes plus tôt, je me trouvais dans les dispositions que vous savez, et soudain j'étais prêt à sauter sur la moindre occasion de différer, ne fut-ce qu'un peu, le moment où je lui dévoilerais le fond de ma pensée.

Gagnée par mon impatience, Okayo s'était enfin décidée à se lever, et elle est allée mollement ouvrir le volet. Je l'ai entendue s'exclamer :

« Tiens, il a beaucoup neigé ! », en serrant contre son corps gracile les longues manches de son sous-kimono ; cette silhouette alanguie, qui semblait totalement confiante, je ne l'oublierai jamais. Toujours tournée vers le dehors, elle m'a dit quelque chose d'un ton joyeux, mais je ne me rappelle plus quoi. À supposer que les dieux nous regardent, et qu'ils nous punissent en fonction de nos actes, alors, qui plus que moi en cet instant aurait mérité leur châtement !

OceanofPDF.com

Je suis allé un peu vite en besogne, mais pour en revenir à Satoru, depuis le jour où je l'avais interpellé sur le talus près de la ruelle de Teppô, il faisait parfois de petites apparitions dans ma boutique.

Vous savez que son école se trouve de l'autre côté de l'enceinte du temple ; il lui arrivait de venir me voir deux jours de suite, puis de rester une dizaine de jours sans se montrer. « Tonton, c'est moi ! » disait-il toujours, et je le découvrais là, devant le pilier de l'entrée, avec ce petit sourire franc qu'il avait.

Vêtu de son kimono court en ikat, coiffé de sa casquette flambant neuve sur laquelle étincelait un insigne en laiton, il restait ainsi, à sourire, et ce sourire-là, aujourd'hui encore, je le revois sans cesse. Je dirai même plus : tant que je vivrai, je crois que ce visage restera à jamais gravé dans mon cœur.

Quand j'y repense maintenant, je me demande s'il n'y avait pas, dans le sentiment poignant que j'éprouvais en attendant Satoru, une sorte de prémonition. J'attendais mon propre fils en cachette dans cette boutique de Daimyô, et tout cela n'a duré en fait qu'un an à peine, entre la fin de l'année dernière et l'automne de cette année.

Ce temps aussi bref que la journée d'un éphémère, ce temps vécu par moi comme dans un rêve, resurgit à présent dans tout son éclat devant mes yeux.

Vraiment, à cette époque, le moindre claquement de *geta*⁽⁶⁾ faisait battre mon cœur. Une fois traversée l'enceinte du temple, il faut pour venir jusqu'ici emprunter le sentier de terre tracé sur le remblai. Quand ils marchaient sur ce sentier, les gamins du voisinage laissaient souvent traîner un bâton sur le sol, et chaque fois que j'entendais, de ma boutique, le raclement de ce bâton, avant même de savoir qui s'approchait ainsi, mon cœur s'affolait.

Si l'impatience que j'éprouvais en attendant Ohan tenait du sentiment amoureux, comment qualifier celle que m'inspirait mon enfant ? Je lui

disais : « Mais regardez-moi ces pieds ! Enlève vite tes *tabi*(7), sinon tu vas attraper froid... » Et attirant ses pieds vers moi, je les dénudais pour les glisser sous le *kotatsu*, et parfois je faisais griller de la pâte de riz sur le brasero de la boutique. De jour en jour, je m'attachais à lui davantage, mais à l'époque je n'en avais pas vraiment conscience.

... Ce que Satoru pensait de moi ? Je n'ai jamais osé lui poser la question. Sa mère lui avait raconté que son papa était parti voyager au loin, mais à supposer qu'il se soit parfois demandé si je n'étais pas par hasard ce père-là, comment un enfant aussi petit aurait-il pu formuler ses doutes par des mots ? Même si personne ne lui avait rien dit, peut-être ressentait-il confusément une sorte de nostalgie qui le poussait à venir me voir, et en ce cas, vous conviendrez que la force du karma qui relie les êtres a quelque chose de redoutable. L'enfant me parlait souvent de sa famille. Et comme je l'écoutais en silence, son récit, sans qu'il s'en doute, me faisait toucher du doigt tout ce qui se passait chez Ohan à Shinmonzen.

Dans cette maison vivaient – à part la mère d'Ohan – son frère cadet et la femme de celui-ci, ainsi que deux ou trois enfants en bas âge. La famille tenait un commerce de riz depuis plusieurs générations, et tout le monde s'affairait du matin au soir tandis que les visiteurs se succédaient : paysans venus vendre leur récolte, maquignons de passage en ville pour acheter des chevaux, et je pouvais très bien imaginer la vie d'Ohan et de Satoru, obligés de se faire tout petits au sein de ces allées et venues.

Comme je savais qu'Ohan devait gagner modestement sa vie en faisant des petits travaux de couture pour les gens du voisinage, je la voyais comme je vous vois en train de tirer l'aiguille dans un débarras obscur de cette maison de Shinmonzen. Et l'envie de me mettre dès le lendemain en quête d'un toit sous lequel nous pourrions vivre ensemble tous les trois ne me quittait pas.

... Et Satoru ? Quand il venait me voir et qu'il me trouvait occupé avec un client, il attendait toujours caché là, derrière cette lanterne de pierre. Il portait le nom de famille de sa mère : Kambayashi. Aussi, un jour que les autres gamins me voyaient lui offrir des petits cadeaux que j'avais mis de côté pour lui, les voilà qui se mettent à brailler : « Hé, regardez ! Kambayashi, il reçoit des cadeaux d'un monsieur qu'il connaît pas ! On va aller le dire à l'instituteur... »

Ils voulaient lui rappeler sans doute que ce n'était pas bien d'accepter des cadeaux du premier venu. Ce n'étaient que de vilains petits garnements, mais leurs propos pouvaient très bien troubler le cœur d'un enfant élevé dans un certain opprobre. Satoru a tenté alors d'amadouer ses camarades en disant : « S'il vous plaît, laissez-moi ! Ne m'attendez pas... »

Devant ce petit garçon d'à peine huit ans aussi soucieux des réactions des camarades de son âge, j'ai eu l'impression que tout s'obscurcissait autour de moi. Et j'ai failli leur lancer : *Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? Un gosse, il n'aurait pas le droit de recevoir des cadeaux de son père ! Allez donc demander à votre instituteur, pour voir !... Ah, pouvoir dire ces paroles d'une grosse voix !*

Rien que de m'imaginer en train de proférer ces mots vains, j'avais déjà le cœur qui battait de joie. Oui, vous pouvez vous moquer de moi, ne vous gênez pas !

Quand j'y repense à présent, je me demande ce que je pouvais bien attendre de mes rencontres avec cet enfant. Pourquoi avais-je si peur de lui déclarer : *Satoru, je suis ton père ! Tu comprends ? Ton papa, c'est moi !* Je croyais peut-être qu'en taisant le véritable lien qui nous unissait, je pourrais continuer de le voir pour le gâter un peu ou bavarder avec lui en cachette, sans risque de manquer aux convenances de ce monde flottant. D'ailleurs, si manquement il y avait, à qui pouvait-il bien porter préjudice ?

Figurez-vous qu'un jour, au moment de l'équinoxe de printemps, nous étions assis là, Satoru et moi, à regarder les passants, quand nous avons aperçu un gamin trempé de pluie qui se hâtait sous l'averse. Satoru s'est écrié : « Tu vois, Sankichi, le garçon qui vient de passer en courant ? Eh bien, il n'a pas de papa non plus ! » Est-ce qu'il avait dit cela pour se consoler, avec une logique enfantine, de n'être pas le seul à ne pas avoir de père ?

Ce soir-là, tandis qu'il s'éloignait après m'avoir dit au revoir comme d'habitude, je me suis surpris à lui lancer : « Écoute, petit, si tu continues à être bien sage, un de ces jours, j'irai te chercher... » Ces paroles irréfléchies, j'étais loin de me douter qu'il allait les enfouir au plus profond de son cœur d'enfant : de cela, je ne me suis rendu compte que plus tard.

OceanofPDF.com

Une fois l'an, toute la ville a coutume de fêter en grande pompe la floraison des cerisiers d'Oshiroyama. Outre les gens des environs, d'autres viennent par le train de Kyôto et d'Osaka, et même de plus loin, de Hakata ou de Moji. Ils dépensent leur argent sans compter, et font un charivari de tous les diables, surtout dans les quartiers de plaisirs : à Kajiya, les défilés de chars avec danseurs succèdent aux intermèdes comiques sous les cerisiers, et c'est un vrai remue-ménage dans les maisons de thé et les établissements de geishas.

Chez Okayo également, les deux filles ne savent plus où donner de la tête entre les préparatifs des spectacles de danse et leurs rendez-vous avec les clients, bref, dans la maison la pagaille est à son comble.

Okayo passe ses journées à courir de l'entrée de la maison à la cuisine en criant des ordres à tout le monde : « Okiyo, c'est cela que tu appelles être bien coiffée ? Ce soir, dès qu'elle rentrera, Tokiko doit repartir dare-dare chez Hangetsu-an ! Il faudrait qu'on lui prépare son kimono ! »

Au fait, vous vous souvenez du salon dont je vous ai déjà parlé, au premier étage ? Eh bien, on l'avait aménagé avant l'équinoxe, et c'est là que nous nous étions installés, Okayo et moi ; et pendant la dizaine de jours de cette fête des cerisiers, comme j'avais prêté ma boutique de Daimyô pour une exposition d'ikebana, je restais toute la journée à la maison.

Dans ce salon arrangé avec soin par Okayo, je me prélassais en fumant tranquillement, et pourtant, je n'arrivais décidément pas à me sentir chez moi. Même les voix joyeuses des passants, de l'autre côté des douves, semblaient me troubler.

En fait, je m'étais toujours réfugié derrière Okayo, me gardant bien de me mêler de ses affaires, et du coup, dans l'affairement de cette maison, j'avais beau vouloir donner un coup de main, je ne savais même pas où l'on rangeait les cordes des *shamisen*.

Ce jour-là, un peu après midi, toutes les filles étaient déjà sorties en faisant grand tapage. Et voilà qu'Okayo, encore vêtue de son kimono de fête, ouvre la porte coulissante du premier étage et m'annonce :

« Tu sais, j'ai reçu une lettre d'Osen, elle dit qu'elle aimerait bien venir bientôt.

— Qui est-ce, Osen ?

— Comment cela, qui est-ce ? »

Avec sa coiffure des grands jours et son visage fardé de blanc, Okayo avait l'air presque farouche, mais peut-être était-ce mon amertume qui la faisait paraître ainsi.

Elle m'a répondu : « Je t'en ai déjà parlé plusieurs fois, tu sais bien, Osen qui habite à Sanuki ! » Je me suis souvenu en effet qu'Okayo avait une sœur aînée installée à Takamatsu, dans la province de Sanuki, avec sa fille, la petite Osen. Et Okayo m'avait dit qu'elle comptait faire venir cette dernière pour lui inculquer sans tarder les rudiments du métier.

À bien y réfléchir, à présent qu'elle avait réalisé son souhait d'agrandir la maison, il était dans l'ordre des choses quelle désire avoir un enfant auprès d'elle.

Je m'étais déjà dit, moi aussi, que ce serait bien, ma foi, de faire venir Osen, mais imaginez un peu l'idée tordue qui m'a saisi. *Oui, la présence d'Osen serait une bonne chose, et ensuite, ensuite, si jamais je suis amené soudain à quitter cette maison, il lui restera au moins cette enfant, et alors, cela allégera un peu ma conscience.* Telles sont les pensées qui m'ont traversé l'esprit.

« Mmm, quel âge a-t-elle, cette petite ?

— Treize ans, mais comme elle est plutôt grande pour son âge, je pense qu'elle pourra me seconder très vite. » Et Okayo d'ajouter : « Tu vois, quand on est débordés comme en ce moment, une personne de plus serait la bienvenue. Je me souviens, quand elle était petiotte, elle était bien mignonne avec son bout de nez retroussé. »

Okayo semblait grisée par ses propres paroles, et en la voyant ainsi, je ne sais pourquoi, je me suis senti un peu chamboulé.

Vraiment, il n'y a rien de moins fiable, de plus futile que le cœur de l'homme. Cette femme qui exprimait le désir d'adopter la fillette d'une

autre et de l'élever, je la regardais avec attendrissement, et en même temps, vous ne devinerez jamais ce à quoi je pensais...

Okayo a repris, comme pour enfoncer le clou : « Donc, tu es bien d'accord ? Mais si je dis oui, on risque de la voir arriver dès demain. » Sur ces mots, elle est sortie à la hâte, tandis que je restais assis là, dans une totale hébétude.

À chaque rafale de vent, les hourras de la foule, mêlés aux clameurs des hommes qui tiraient les chars au loin, parvenaient jusqu'à moi, et je voyais onduler l'essuie-mains tout neuf accroché à la balustrade du balcon. Dans la rue en pleine effervescence passaient des hommes maquillés de blanc, colliers de fleurs autour du cou, calebasse à la taille, et baissant les yeux vers eux, j'ai senti se bousculer en moi tout un flot de pensées.

Je ne me souviens plus dans quel ordre elles se sont présentées, mais je me suis senti soudain délesté du fardeau d'émotions indicibles qui pesait sur mon cœur depuis mes retrouvailles avec Ohan, l'été précédent, et c'est alors que j'ai pris la décision de me remettre en ménage avec elle et d'élever notre fils Satoru.

Ab, quand je pense que pendant tout ce temps-là j'ai vécu avec Okayo en ayant une seule idée en tête : comment arranger les choses pour m'en sortir ? Dire que j'ai pu me montrer si odieux, si égoïste ! On pourra bien me traiter de tous les noms, je n'y trouverai rien à redire.

Mon seul désir, c'était de vivre sous le même toit que Satoru et d'entendre cet enfant, mon enfant, m'appeler « papa ». Mon sang coulait dans ses veines, et je tenais tellement à lui !

Bien sûr, aux yeux des autres, il semblait peut-être aussi fragile qu'un brin d'herbe folle, mais pour moi, c'était mon sang, j'y tenais comme à la prune de mes yeux. Oui, je vous le répète, j'avais envie de serrer contre moi son corps chétif comme celui d'un moucheron, et de lui dire : « Satoru, je suis ton père ! »

Soudain, une idée m'est passée par la tête : *Et si je profitais de l'absence d'Okayo ?...* Chaussant aussitôt mes sandales de paille, j'ai lancé sans réfléchir à l'une des filles : « Otoyô, je vais faire un saut à la boutique. Si la patronne revient, dis-lui que je suis allé m'occuper de mes fleurs », puis, me faufilant dans la foule criarde, j'ai couru d'une traite jusqu'à la ruelle de Daimyô ; là, à peine arrivé, j'ai envoyé chercher

Ohan. Oui, vous avez raison, il y a vraiment de quoi rire devant cet homme qui, à un moment fatidique de son existence, cherche à éviter les soupçons de la femme avec laquelle il vit, et rase les murs comme un voleur.

La nuit était déjà tombée quand Ohan est venue me retrouver. J'ai entendu un léger grincement du côté de la porte de derrière, puis une voix fluette qui disait :

« Bonsoir...

— Est-ce toi, Ohan ? » Et comme j'ouvrais les *shôji*(8), dans l'encadrement de la porte, illuminée soudain par le vif éclat des feux d'artifice lancés sans doute de la digue du côté de Kawara et qui montaient dans le ciel nocturne avec des crépitements sourds, j'ai vu se détacher la silhouette d'Ohan : blottie craintivement contre le volet, elle défaisait les cordons de sa capuche. Poussant un petit cri, elle s'est voilé le visage.

« Hâte-toi d'entrer ! ai-je dit en forçant exprès la voix. C'est bien ce que je pensais : tu ne t'es même pas aperçue que les cerisiers sont en fleurs... » Et avant même d'aller au bout de ma phrase, je l'ai saisie par le bras pour l'entraîner dans la pièce.

Vous voyez, ce soir-là, je pouvais enfin la regarder en face sans mauvaise conscience. Pendant de longues années, je lui avais causé bien des peines, je m'étais senti indigne d'elle, mais l'accablement qui avait longtemps affligé mon cœur fondait soudain comme neige au soleil.

Serrant Ohan contre moi, je lui ai dit tout de go : « Voilà, c'est fait ! J'ai décidé qu'on allait revivre ensemble ! »

J'ai ajouté : « Écoute, tu n'as plus de souci à te faire. Je vais me ranger, tu vas voir ! Je peux me faire tireur de pousse-pousse, ou même vendeur sur les marchés... » Comme je disais ces mots, de grosses larmes se sont mises à rouler sur mes joues. Vraiment, à l'idée de mener désormais une existence honorable sous le même toit qu'Ohan, nos liens resserrés par la présence de notre fils Satoru, je ne pouvais plus retenir ce flot de larmes.

« Tu n'as qu'à rassembler déjà tes petites affaires, pour être prête à quitter la maison de tes parents dès que je te ferai signe. » Alors, à ma grande surprise, Ohan, poussant un profond soupir, a reculé d'un pas. « Pardonne-moi, s'il te plaît pardonne-moi ! a-t-elle supplié en reculant

encore. Je préfère rester comme cela. Oui, nous n'allons rien changer, cela vaut mieux.

— Mais que racontes-tu ? ai-je rétorqué d'une voix forte, et je lui ai pressé la main. Et Satoru, que va-t-il devenir ? Faire de lui un enfant sans père, c'est vraiment ce que tu veux ?... » Au point où nous en étions, voir Ohan tergiverser ainsi me faisait bouillir.

Bien sûr, la connaissant, je pensais bien que devant mon invitation à quitter au plus vite la maison de ses parents dans le quartier de Kajiya pour vivre tous les trois ensemble, elle n'allait pas réagir d'emblée par un « Très bien, je te rejoins tout de suite », et pourtant, devant ses airs de chat apeuré qui recule en faisant le gros dos, j'ai vu rouge.

« Comment ? Tu ne veux pas de moi ! Tu ne veux pas que nous nous remettions ensemble ? » Comme ma voix enflait malgré moi, Ohan a gémi : « Non, ne dis pas ça ! » puis elle s'est jetée contre ma poitrine, et y enfouissant son visage, s'est mise à pousser de petits sanglots.

À mesure que ses larmes coulaient à flots sur mon torse, j'avais l'impression que leur tiédeur s'insinuait au plus profond de moi.

« Alors, es-tu heureuse ? Dis-moi que tu es heureuse. Allons, pleure, pleure ! » Je continuais de la tenir dans mes bras tandis que l'ivresse me gagnait.

J'ignore combien de temps tout cela a duré. On avait beau être au printemps, pour nous réchauffer nous nous sommes serrés l'un contre l'autre en tirant vers nous le couvre-pieds du *kotatsu* éteint en cette saison ; les premières gouttes de pluie, qui tapotaient le feuillage dans le jardin, se sont vite transformées en véritable averse.

Aujourd'hui encore, je ne peux oublier le bruit de cette pluie. Ah, j'allais enfin devenir une personne respectable ! Un homme comme moi ! J'avais peine à le croire...

La pluie s'étant calmée peu à peu, Ohan a fini par repartir. Quelle heure était-il ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je l'ai raccompagnée jusqu'aux abords du temple, et au retour, alors que j'arrivais près du ginkgo planté sur le remblai, j'ai aperçu devant moi une ombre vague et entendu une voix qui m'interpellait : « Tiens, c'est toi ? » Et soudain a émergé, du rideau de bruine qui enveloppait l'enceinte du temple plongé dans la pénombre, une silhouette de femme vêtue d'un splendide kimono : sa tête, ses épaules étaient comme inondées de pétales de fleurs

de cerisier, et son corps, trempé malgré le grand parapluie en papier huilé qu'elle avait emprunté à la maison de thé. « Okayo, c'est toi ? » J'avais le souffle coupé. « Mais que fais-tu là ? »

— J'ai pris un pousse-pousse, mais il m'a laissée au coin, là-bas. Je suis venue t'apporter un parapluie. Sinon, je me demande comment tu te serais débrouillé, hein !... Que ferais-tu, sans moi ? »

Elle devait être éméchée : après quelques pas chancelants, elle a trébuché au bord du remblai et s'est affaissée lourdement contre moi.

« Attention, tu vas gêner ton kimono ! » C'est tout ce que j'ai trouvé à dire.

À quoi comparer la frayeur qui m'a traversé à cet instant ? Il s'en était fallu de peu : si Ohan m'avait laissé quelques secondes plus tard, les deux femmes se seraient retrouvées nez à nez dans l'enceinte du temple ! Et dire que je venais tout juste d'avoir un entretien des plus intimes avec Ohan sur les moyens de quitter Okayo ! À cette pensée, j'ai senti le sang se figer dans mes veines.

Car soudain elle me revenait, cette frayeur à faire dresser les cheveux sur la tête. C'était l'année dernière, peu de temps après la fête d'Ebisu, le soir de mon premier rendez-vous secret avec Ohan : tout comme cette fois, nous avions évité, à quelques secondes près, de croiser Okayo. Oui, cette frayeur que j'avais oubliée depuis longtemps, je venais de la revivre ce soir-là, et j'en avais les jambes toutes flageolantes.

Le flot de belles paroles dont j'avais abreuvé Ohan quelques instants plus tôt était à peine tari, et voilà que, enlaçant les épaules de l'autre, encore éméchée, je me surprénais déjà à lui dire d'une voix si douce qu'elle ne semblait pas m'appartenir : « Mais regarde-toi : tu es trempée comme une soupe ! » Imaginez un peu la scène : l'esprit dans le vague, je sors mon essuie-mains, pour le passer et le repasser sur les plis de son kimono mouillé. Okayo, le corps cambré, se laissait faire, et elle a pris un ton chantonnant et enjôleur pour me dire : « Bah, qu'importe un ou deux kimonos de gâtés, tant que l'on peut dormir avec celui qu'on aime. » Elle a ajouté : « Allez, rentrons nous coucher ! Ce soir, toutes mes filles sont prises, elles ne reviendront pas. Il n'y aura que nous deux. Alors, allons-y, on va boire encore un coup, et après, vite au dodo ! » Et avec autant d'entrain qu'une jeune femme, elle m'a tiré par la main pour que je presse le pas.

OceanofPDF.com

Vous savez, quand on se trouve à la croisée des chemins, on finit par être ballotté de droite et de gauche, au point de ne plus savoir où l'on en est. Au fait, Osen, la jeune nièce d'Okayo, était arrivée de Takamatsu en Sanuki peu de temps après la fin de la floraison des cerisiers.

Elle ressemblait beaucoup à Okayo, avec sa taille haute et son teint foncé, mais elle s'est dégrossie en un clin d'œil. Une fois poudrée, elle était si ravissante qu'on la reconnaissait à peine.

« Vraiment, cette petite qu'on a eue presque pour rien, elle promet ! Se faire un petit pactole grâce à l'enfant d'une autre, c'est vraiment la belle vie. » Voilà le genre de refrain qu'Okayo me servait le soir, dans nos moments d'intimité.

De tout le jour, Okayo ne lâchait pas sa nièce, elle la gavait de pas de danse et d'airs de *shamisen*, et si elle y tenait comme à la prune de ses yeux, ce n'était pas seulement à cause des liens du sang : en somme, elle la considérait comme une source potentielle de revenus. Tenez, par exemple, elle lui faisait avaler un œuf cru chaque matin, en disant : « Comment ça, tu n'en veux pas ? Arrête de rouspéter, gobe-le d'un coup ! C'est bon pour la voix... » Ou encore, le soir, elle l'emmenait elle-même aux bains publics, sans oublier d'emporter un petit sachet de son de riz(9). Bref, elle raffolait tant de cette fillette que cela nous sortait tous par les yeux, mais en même temps je voyais bien que cet attachement était lié au désir de faire prospérer son affaire.

« Osen, Osen, cela fait des heures que je t'appelle, tu es sourde ou quoi ? » Pas un jour ne se passait sans qu'Okayo ne s'égosille ainsi. Quand par hasard nous sortions tous les deux en ville, elle s'exclamait devant chaque magasin d'étoffes : « Tu as vu comme il est splendide, ce tissu ! Cela ferait un kimono superbe pour Osen, non ? » ; à d'autres moments, elle me faisait venir dans un coin du salon, et ouvrant un étroit coffret qu'elle avait pris sur une étagère encombrée de bibelots, elle m'annonçait : « Tu vois, c'est là que je cache l'argent pour l'épargne

d'Osen. Je pense la faire débiter d'ici l'automne prochain, avant la fête d'Ebisu. » Tout cela pour vous dire que son esprit semblait entièrement occupé par la fillette. Chaque fois que j'y songeais, je comparais ma triste situation à celle d'Okayo qui, insoucieuse du regard des autres, se plaisait à jouer les mères bienveillantes, et je ne pouvais m'empêcher de jalouser son sort.

Par ailleurs, dès le jour où elle était arrivée chez nous, Osen s'était mis sans la moindre hésitation à m'appeler *papa*. Elle n'avait que treize ans, mais elle portait déjà la coiffure des courtisanes, et avec des mines aguichantes, elle me tirait parfois par la manche en me disant par exemple : « Papa, qu'est-ce que c'est, ça ? »

J'étais un peu gêné d'entendre l'enfant d'une autre m'appeler ainsi, je l'avoue, mais cela tenait à ma situation fautive. C'est que nous vivions tous les deux sous le même toit, et quand, pour prendre un essuie-mains ou sortir ses *geta*, la fillette touchait ma peau de sa main douce, je pensais chaque fois, inmanquablement, avec un sursaut de frayeur, à la tristesse éprouvée au moment où, en secret, dans ma boutique de Daimyô, j'avais saisi la main de mon propre fils pour l'attirer vers moi.

À la tombée de la nuit, c'était toujours la même chose. Je rentrais à la maison, et comme je passais sous le saule planté près du seuil, j'apercevais à travers le store en osier grand ouvert sur le salon du premier étage la silhouette d'Osen : elle s'exerçait à la danse en frappant du pied le tatami. « Allez, lève la main, bling, les jours où, klong, la pluie tooom... be, et ô-ô-ssi les jou-ours de neige. » Même la voix suraiguë d'Okayo qui imitait le son du *shamisen* me semblait venir de très loin, d'un monde auquel je n'appartenais pas. Chaque fois que j'arrivais devant la maison, sans y songer je marquais un temps d'arrêt, là, à l'ombre de l'arbre – et je me demande de quelle illusion j'étais alors le jouet... Je me surprénais à penser : *Tiens, que peut-il bien faire en ce moment, Satoru ?*

Peu de temps après le début de la saison des pluies, un soir, Okayo, engagée pour une fois à l'extérieur, n'était pas encore rentrée. Comme c'est souvent le cas pour les apprenties geishas, Osen avait vaqué à de menues occupations jusqu'à une heure tardive, et bientôt, je l'ai entendue monter au premier et m'appeler à travers les *shôji* :

« Papa, es-tu là ? »

— Qu’y a-t-il ? Allez, entre donc ! »

Tous les bruits habituels des quartiers de plaisirs se mêlaient au chuchotement de la pluie : le grincement des pousse-pousse qui passaient le long de la maison, les voix des femmes raccompagnant leurs clients, le claquement des sandales de bois...

Et à cette heure tardive, la voilà, avec son allure de petite poupée coiffée et maquillée en geisha, qui s’assied tout contre moi.

« Tu sais, le jeune charpentier du quartier de Tôfuya, il vient de passer et il m’a raconté des choses...

— Le jeune charpentier... Tu veux dire Tomekichi ? »

Il s’agissait du garçon qui avait travaillé chez nous quand on avait aménagé le premier étage, et depuis, il passait souvent nous voir, tantôt pour nous livrer du bois de chauffage pour le bain, tantôt pour réparer les étagères du débarras, bref, il était devenu un peu notre homme à tout faire.

« Il m’a dit qu’il n’y avait pas de fille mieux que moi à Kajiya. Tu sais, papa, les hommes, je les embobinerai tous pour leur soutirer de l’argent ! Je m’achèterai des beaux atours, je vais devenir riche, ça je te le jure ! Tome, il m’a dit aussi qu’avec moi, c’était comme si on plantait un arbre qui allait donner de l’or.

— Ah bon ?... »

À vrai dire, le dessein d’Okayo, en élevant l’enfant d’une autre, n’était pas uniquement de se faire de l’argent. Pas uniquement, mais quand j’ai vu la fierté avec laquelle cette petite, si désireuse déjà de monnayer ses charmes, me rapportait des propos qu’elle avait gobés tout crus, j’ai compris ce que nous avions fait d’elle, et je me suis senti presque coupable.

« Cela te plaît, de devenir geisha ?

— Bien sûr... Toi aussi, elles te plaisent, les geishas, non ? D’ailleurs, tous les hommes, ils aiment les geishas ! » et elle s’est mise à rire sous cape.

« Dis, papa, tu sais ce qu’on m’a raconté ? Que tu aimais tellement les geishas que tu t’étais entiché de maman... C’est vrai, ça ? Et c’est vrai que ta femme, elle habite toujours à Shinmonzen ?

— Que dis-tu là ? »

Malgré mon calme apparent, j'étais décontenancé par les paroles inattendues d'Osen.

« Tiens, tu as rougi ! Tu sais, Tome, il habite aussi à Shinmonzen, c'est pour ça qu'il croise souvent cette femme. Il paraît que ces temps-ci elle se coiffe très joliment, qu'elle se fait belle, tout le monde dit qu'elle doit avoir un amoureux... »

— Écoute-moi, Osen... »

Je ne savais pas pour quel motif le jeune Tomekichi avait raconté tout cela à la petite, mais comme je croyais, dans ma veulerie, que personne n'était au courant de mes rendez-vous secrets avec Ohan depuis un an, je tombais des nues.

Oui, cette histoire que je croyais connue de moi seul était désormais sur toutes les lèvres – bien pire : ses échos étaient arrivés jusqu'à chez nous, et à cette pensée, je me suis senti glacé jusqu'au sang.

« Hum, c'est une vraie commère, ce garçon ! Osen, ne va pas raconter aux autres ce genre de bêtises.

— Oui, je sais... Mais il paraît qu'elle a aussi un petit garçon, je ne me rappelle plus son nom. C'est vrai, ça ? Et on m'a dit qu'à cause de lui, tu vas bientôt nous quitter pour aller vivre à Shinmonzen. C'est un mensonge, n'est-ce pas ? Ici aussi, tu as un enfant. C'est moi, ton enfant, dis ! » Elle avait presque des larmes dans la voix, et au moment où elle me donnait des bourrades dans les épaules comme pour se faire câliner, un pousse-pousse s'est arrêté devant la maison en grinçant, j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir avec fracas, et la voix éméchée d'Okayo qui glapissait : « C'est moi ! La patronne est de retour ! Accueillez votre impératrice !

— Ah, c'est maman ! Papa, ne lui dis rien surtout, c'est notre secret ! »

Et sur ces mots, Osen s'est levée d'un bond et a dévalé l'escalier.

... Ce qu'il en était de moi ? Depuis le soir où j'avais promis à Ohan, au moment de la floraison des cerisiers, de reprendre la vie commune, quatre mois déjà s'étaient écoulés, et je dois vous avouer que je ne comprends pas moi-même pourquoi je demeurais encore chez Okayo.

Il est vrai que, de nos jours, trouver à se loger n'est pas une mince affaire. En outre, comme je devais procéder discrètement pour que la chose ne s'évente pas, il n'était pas étonnant, ma foi, que je ne déniché rien, et pour tout vous dire, cela me permettait de souffler un peu. Je ne pouvais pas me remettre en ménage avec Ohan, puisque je ne trouvais pas de toit. Comment aurais-je pu imaginer, auparavant, que cette idée allait devenir pour moi un soulagement ?

Et puis le lendemain de la fête de Tanabata(10), par une journée de grande chaleur, j'arrive à la boutique et je me rends de ce pas chez ma propriétaire pour lui demander un peu d'eau fraîche, quand la voilà qui sort de chez elle comme si elle m'attendait, et me lance : « Ça y est, je vous ai trouvé un logement ! Dans le quartier de Kawanishi, vous voyez, juste à côté du temple du Grand Bouddha...

— Ah oui, le Grand Bouddha... »

C'est tout ce que j'ai trouvé à répondre, et j'ai dû m'appuyer contre le puits.

« Oui, vous savez, le propriétaire, c'est le patron de la filature. Il paraît que les ouvrières qui habitaient là-bas ont dû partir du jour au lendemain pour la capitale. Allons, faites vite, les bonnes aubaines, ça n'attend pas ! Vous devriez aller y voir dès ce soir avec votre jeune épouse. D'ici là, je vais m'arranger avec le propriétaire.

— En effet, cela semble inespéré. Mais croyez-vous qu'Ohan sera chez elle ?

— Tenez, je vais demander à quelqu'un du temple d'aller la chercher ! »

Sur ces mots, elle est partie comme une flèche, me laissant cloué sur place.

Vraiment, peut-on rêver homme plus stupide que moi ? J'avais tout fait pour persuader Ohan, et maintenant qu'un logement se présentait, j'étais saisi de peur.

Si on trouvait Ohan chez elle, il fallait que je me décide le soir même à déménager. Et pour me remettre en ménage avec elle, j'allais devoir me résoudre à abandonner la maison d'Okayo.

Tout cela, je le savais depuis bien longtemps, mais j'avais différé encore et encore le moment de franchir le pas, et à présent j'étais acculé. Eh bien, après tout, advienne que pourra ! Du coup, cela m'a remis un peu de cœur au ventre. *Les faux-fuyants, c'est fini !*

Bientôt, quelqu'un du temple est venu me dire qu'Ohan me rejoindrait dès la nuit tombée. « Allez, allez, il va falloir se secouer ! » m'a dit la propriétaire, et sur sa lancée, elle est rentrée dans la maison. Là, ouvrant le placard de la pièce du fond : « Dites, venez donc me prêter un peu la main... Je peux enfin aérer le futon de votre jeune épouse. C'est quand même son trousseau, et avec toute cette pluie, il commence à sentir le moisi », et elle s'est mise à taper sur la literie pour la dépoussiérer. En effet, Ohan avait déjà transporté toutes sortes d'affaires chez ma propriétaire.

« Vraiment, nous sommes tous les deux aussi démunis qu'au jour de notre naissance » : tel était le refrain d'Ohan, et elle avait donc déposé là des effets chauds pour la nuit, des oreillers, des casseroles et des marmites, et même des assiettes et des petits bols, bref, elle n'avait pas épargné sa peine en prévision de notre nouvelle vie.

Bien sûr, la propriétaire plaisantait à demi en parlant du « trousseau de ma jeune épouse », mais j'avais bien senti que la bonté d'Ohan l'attendrissait, et l'idée de notre déménagement semblait l'émoustiller autant que nous.

Je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai bien pu faire de tout l'après-midi. Vers le soir, Ohan, vêtue d'un kimono blanc de coton léger et coiffée à la hâte, est entrée par la porte de derrière. Comme vous le savez, les femmes de cette région ont coutume, le matin qui suit la fête de Tanabata, d'aller se laver les cheveux à la rivière et de les garder noués très simplement toute la journée.

« Tiens, te voilà ? » me suis-je exclamé d'un ton sec, mais par bonheur, elle ne pouvait distinguer mes traits dans la pénombre de l'entrée.

« Tu ne peux pas savoir comme je suis heureuse... » Elle a caché vivement son visage derrière sa manche.

« Hum... Pour te réjouir, attends un peu d'avoir vu la maison ! » J'ai chaussé mes sandales en ronchonnant, et comme je le faisais toujours, j'ai regardé au-dehors à travers les pans du rideau de l'entrée : au souffle frais de la brise nocturne se mêlait la fumée d'un encens contre les moustiques qui brûlait de l'autre côté de la ruelle.

La nuit venait tout juste de tomber, mais déjà on entendait tout près le cliquetis métallique d'une attache de moustiquaire, suivi du son de voix qui se répondaient – sans doute des gens sur le point de se coucher. Bon sang, à l'heure qu'il est, Okayo doit m'attendre dans notre salon, devant le dîner ! Coïncé comme je l'étais entre ces deux femmes, je n'avais plus guère ma tête à moi, et soudain l'envie m'a pris de tout laisser choir. Je me suis retourné vers Ohan et lui ai lancé : « Écoute, moi je vais passer par Kawara, toi tu prendras la ruelle derrière la boutique Okinoya... et je t'attendrai près du rideau de cyprès, à côté du temple du Grand Bouddha. » Puis je l'ai plantée là pour partir de mon côté. Rendez-vous compte, j'étais sur le point de louer enfin une maison où nous pourrions vivre ensemble au vu et au su de tous... alors, d'où me venait cette crainte qui m'empêchait de sortir en compagnie d'Ohan, même de nuit ? Je suis le premier à trouver cela risible.

C'était une nuit claire, avec un ciel plein d'étoiles. Je me revois encore flageoler comme un ectoplasme, tandis que je passais sur le pont de Garyô pour traverser le quartier de Kawara.

Comme je vous l'ai déjà dit, je suis natif de ce quartier. Il y a sept ans de cela, poussé par la nécessité, j'ai dû abandonner notre commerce familial de sauce de soja, naguère florissant ; il a été repris par un nouveau patron dont la renommée s'étend des lieues à la ronde, et les premiers temps, chaque fois que je passais devant cette boutique si familière, la honte me gagnait... Néanmoins, cela faisait belle lurette que la vue de cette maison qui m'appartenait autrefois ne m'émouvait plus. Or, ce soir-là, comme le personnage d'Izaemon⁽¹¹⁾ dans la pièce de

kabuki, j'ai eu l'impression que la lueur vague des lanternes de l'entrée me murmurait quelque chose.

Vous savez sans doute que, durant l'été, le lit à sec de la rivière qui borde le quartier en contrebas s'anime de toute une foule de badauds. Eh bien, ce soir-là, en voyant les lampions accrochés au-dessus des étals de marchands de glace pilée ou des baraques foraines, j'ai pensé à des amours-en-cages. Étourdi par le roulement sourd du courant mêlé aux exclamations et aux bruits de pas précipités de toute cette foule, je suis passé comme un somnambule entre les bouquets d'arbres de Ryûkô, pour me diriger vers l'ouest de la rivière. À cet endroit, il fait noir même en plein jour. Entre les frondaisons des grands arbres qui dominent le chemin, l'éclairage de l'unique bec de gaz semblait augmenter encore la pénombre. *Tiens, mais c'est le Pin au pendu !* Accablé par les tourments de ma vie, je me suis penché sur la trouée sombre. La surface de l'eau où se reflétait le ciel enténébré de la nuit semblait vouloir m'aspirer, mais n'était-ce pas là aussi une illusion de mes sens égarés ?

En effet, d'après ce qu'on dit, quelqu'un s'est pendu à ce pin, qu'on dirait accroché au-dessus du gouffre de la rivière, d'ailleurs tout le monde est au courant, même les enfants en bas âge.

Bref, à mes yeux, cet arbre faisait partie des curiosités locales, sans plus, ce qui fait que je passais toujours devant sans sourciller ; mais ce soir-là, sa silhouette m'a paru vaguement familière, comme si elle était liée à ma propre vie. Or, tandis que je longeais ainsi la rivière d'un pas flageolant, j'ai trébuché sur un tas de pierres que la pluie des quatre ou cinq derniers jours avait fait glisser çà et là sur le chemin, et je me suis étalé de tout mon long.

Il faut vous dire que le sol à cet endroit est entièrement recouvert de mousse, et sans la présence du gros tronc de ce pin pour arrêter ma chute, j'aurais plongé tête la première dans le gouffre sombre de la rivière *Dieux du ciel ! J'ai failli mourir, et même pas au bout d'une corde : par la faute de quelques cailloux...* L'émotion m'a coupé les jambes. J'ai fait quelques mètres à quatre pattes, avant de m'accroupir un bon moment.

Dire qu'on peut trépasser sans le vouloir, sur un simple faux pas ! Vraiment, est-il chose plus éphémère que la vie humaine ?

Soudain, sur la berge d'en face, j'ai aperçu un groupe de gens qui, pour prendre le frais, s'étaient installés dans le lit à sec de la rivière sur

des nattes de paille venant de quelque maison de thé ; ils chantaient et dansaient, accompagnés au *shamisen* par des geishas, et j'avais beau ne pas distinguer leurs visages, je reconnaissais chez ces joyeux lurons l'insouciance qui avait été la mienne jusqu'à la veille. On chante, et brusquement on vacille au bord du gouffre, on ne sait jamais de quoi demain sera fait. Et moi j'étais là, toujours accroupi, et j'avais l'impression de vivre un rêve...

... Oui, et dans ce rêve d'un instant, la pensée que je venais d'échapper à la mort m'a saisi de nouveau, et c'était peut-être un signe prémonitoire, mais à quoi bon revenir là-dessus à présent ?

Il était déjà bien tard quand je suis arrivé devant la maison à louer, à côté du temple du Grand Bouddha. « Ah, enfin, te voilà !... » Ohan s'est précipitée vers moi. « J'ai cru que je m'étais trompée sur l'endroit de notre rendez-vous... Tu en as mis, du temps ! Par où donc es-tu passé ?

— J'ai failli me rompre le cou ! En glissant du côté de Ryûkô. »

Comme je lui racontais ce qui m'était arrivé, Ohan a poussé un petit cri et m'a saisi par la manche. L'année précédente, quelqu'un était déjà tombé dans la rivière un soir, justement le lendemain de la fête de Tanabata. L'air effrayé, Ohan s'est agrippée à moi.

« Ne sois pas stupide, puisque je suis là ! » J'ai senti une légère griserie me gagner. Et passant devant elle, j'ai poussé le portillon qui ouvrait sur le jardin de derrière.

La rangée de grands cyprès dissimulait une maisonnette au toit de chaume. Déjà, ce matin-là, quand ma propriétaire m'en avait parlé, j'avais vu en gros où elle se situait, mais c'était la première fois que je l'approchais de si près. Vous savez, on aurait vraiment dit une bonne cachette pour y entretenir une maîtresse, et l'avantage, c'est que le jardin de derrière était bien plus grand que ce qu'on aurait pu imaginer.

Comme l'endroit avait été habité jusqu'à la veille, le sol était jonché de bouts de corde, de boîtes en bois, de chiffons de papier qui faisaient des taches indécises dans la pénombre.

On n'avait même pas pris la peine de fermer les contrevents ; une odeur de poussière flottait sur l'*engawa*(12), où je me suis assis en disant sans penser à mal : « Eh bien... on ne pouvait pas rêver mieux. Personne ne s'apercevra de nos allées et venues. »

En effet, l'entrée était masquée par le rideau de cyprès, et si l'on entendait nettement les échos des soutras récités dans le temple du Grand Bouddha tout proche, la maison semblait isolée comme par un paravent de tous les regards, même de ceux des fidèles qui allaient à la prière.

Je dois avouer que ce qui m'importait le plus, ce n'était pas l'aspect et l'état de la maison, mais de savoir si l'on pouvait passer inaperçu en habitant à cet endroit.

« Tiens tiens, tu l'as encore dit ! C'est devenu ton refrain... » Ohan a ri gentiment, et elle a continué : « Mais n'oublie pas qu'une fois installés ici, ce sera notre maison, au vu et au su de tout le monde. » Puis, s'approchant d'un pas discret, elle s'est blottie contre moi.

Ce qui s'est passé dans mon cœur à cet instant-là, à quoi pourrais-je bien le comparer ? C'était bien moi qui avais promis à cette femme de reprendre la vie commune, à présent j'étais assis en sa compagnie comme si de rien n'était, dans cette maison presque inconnue, humide et poussiéreuse, et je ne comprenais pas ce que je faisais là.

La voix crissante des insectes quelque part dans les buissons, les battements des tambours qui accompagnaient dans le lointain les répétitions des danses d'O-bon⁽¹³⁾ me parvenaient, portés par le vent... tous ces bruits, pourtant familiers, semblaient vouloir précipiter mon sort ; et avec Ohan assise ainsi tout contre moi, j'ai renoncé à lutter contre l'envie de m'abandonner à la douceur de son corps tiède et moite – cette douceur que j'avais reléguée, comme en rêve, dans un lointain passé.

« Viens donc, ils ont laissé une natte de paille », ai-je dit à Ohan, et dénouant son obi à tâtons, je l'ai renversée sur le plancher, dans le noir.

Ce qui a pu me porter à une telle aberration, même à présent, je ne parviens pas à le comprendre. Ohan était pelotonnée sur le plancher sombre, avec l'abandon d'un chat roulé en boule ; me dégageant de ses bras, je suis sorti dans le jardin. *Et alors, qu'est-ce que tu voulais te prouver en venant ici ? Que tu étais assez courageux pour faire savoir à tout le monde que vous êtes mari et femme, simplement en visitant cette maison avec elle ? Et que tu étais enfin un homme digne de ce nom ?* Je ne pouvais m'empêcher de me railler moi-même.

À vrai dire, je n'arrivais toujours pas à croire qu'il y avait là, devant mes yeux, un endroit où nous allions vivre ensemble. *Est-ce vrai ? Est-ce*

vraiment moi qui musarde dans ce jardin, en jouant au maître des lieux ?
Je n'en revenais pas.

Je dois vous avouer que si j'avais pris la peine de venir jusque-là en cachette à la tombée de la nuit, ce n'était pas en vue de m'installer dans cet endroit avec Ohan dès le lendemain... non, c'était plutôt un biais pour retarder et retarder encore ce moment où j'allais me retrouver acculé. À cette pensée, je mesurais toute l'ampleur de ma stupidité.

En effet, je devais reconnaître que depuis la floraison des cerisiers, le soir où j'avais arraché à Ohan la promesse de nous remettre en ménage, jamais je ne m'étais senti un seul jour en paix avec moi-même.

Du train où nous allions, je ne voyais d'autre issue, pour l'un de nous trois, que la noyade ou la pendaison, comme on le lit presque chaque jour à la rubrique des faits divers. Cependant, même si Ohan ou Okayo, prétendant que les choses n'étaient pas si graves, s'en allait sans demander son reste, comment avoir le front de lui répondre : « Vraiment ? Puisque tu me le proposes... cela me soulage d'un grand poids. »

« Où es-tu ? » De la pièce sombre, Ohan m'appelait. Elle s'y est reprise à deux fois pour me demander, comme si elle avait lu dans mes pensées : « ... Dis-moi, est-ce qu'Okayo accepte que tu ailles t'installer ailleurs ? Est-elle vraiment d'accord ? »

J'ai répondu tout à trac : « Bien sûr ! » Et j'ai poursuivi : « Je ne serais jamais venu visiter cette maison si Okayo s'y était opposée... Elle ne voit pas d'autre solution, l'enfant passe avant tout. » Tandis que je parlais, l'émotion me poignait : si seulement Okayo avait pu me dire ces mots !

Soudain, je me suis aperçu qu'Ohan, accroupie dans le noir, priait, les mains jointes.

« Pardonnez-moi, je vous prie ! Tout cela, juste pour le bonheur de l'enfant...

— Voyons, Okayo l'a bien compris ! Si elle a fait venir Osen pour l'élever, c'est aussi pour cela !

— Mais déjà, qu'elle accepte qu'on se revoie ! Rien que pour cela, je me sens tellement redevable envers elle... » Sa voix se perdait peu à peu dans le son des clochettes agitées par les fidèles en route vers le temple, et pour finir, je n'ai plus perçu que des pleurs entrecoupés.

De quel égarement ai-je soudain été le jouet ? Ohan continuait de gémir, et moi, l'esprit ailleurs, j'ai pensé que c'était l'heure où l'on allumait les lanternes à Kajiya ; aussitôt j'ai cru voir Osen qui criait : « Bonne soirée, ma petite maman ! » en claquant deux silex l'un contre l'autre(14) pour saluer Okayo qui partait en pousse-pousse à son travail.

Nous venions tout juste, Ohan et moi, de dire combien notre fils Satoru nous était cher. Alors, comment expliquer que me soit venue à l'esprit l'image de cette fillette qui n'était pas la mienne, même si je l'élevais avec Okayo ?

OceanofPDF.com

Après ce soir-là, au lendemain de la fête de Tanabata où j'étais allé avec Ohan visiter la maison près du temple du Grand Bouddha, il s'est passé bien des choses, mais j'ose à peine vous les raconter, car tout cela est d'une telle absurdité...

... Ce qu'il est advenu de cette maison ? Comme ma propriétaire s'était entremise dans l'affaire, on ne nous réclamait pas de caution et nous avions même le droit de nous servir des tatamis et des portes coulissantes que les précédentes locataires avaient laissés – bref, à tous égards nous ne pouvions rêver mieux. « Quand c'est le moment, on tombe vraiment sur de bonnes aubaines », disait ma propriétaire chaque fois qu'elle me croisait, puis, en baissant la voix : « Surtout, consultez bien le calendrier ! Parce que cette fois, vous emménagez dans une nouvelle maison, et en plus vous allez y accueillir votre épouse, alors il faut vraiment choisir un jour faste... »

C'étaient les vacances d'été, et Satoru, quand il revenait de ses baignades à la rivière, passait souvent me faire une petite visite à la boutique, son kimono trempé à la main.

Vous savez, dans ce quartier, tous les enfants profitent des grandes vacances pour apprendre à nager, et au retour, ils ont l'habitude de se promener presque nus, une simple bande de tissu nouée autour de leurs hanches frêles.

Ce jour-là, surpris par l'averse, des hommes de l'auberge voisine – vous voyez, celle de Nabemachi – sont venus se réfugier sous l'auvent de ma boutique, mais en un clin d'œil le soleil a chassé les trombes d'eau, et les hommes sont repartis sur-le-champ.

Chaussant mes *geta*, je suis passé dans l'entrée de terre battue pour baisser le store, et là, que vois-je ? Satoru debout, presque nu et trempé comme une soupe.

« Ah, mais quel bête ! Qu'est-ce qui t'a pris de rester planté là sous la pluie ? » Et avec une brusquerie voulue, je l'ai saisi par le bras pour

l'attirer dans l'entrée. Trébuchant sur le seuil, il s'est presque étalé, les deux mains en avant, tandis que son regard se levait vers moi – un regard fixe que je n'oublierai jamais.

« Tu n'as pas osé entrer à cause des hommes qui étaient là ? » Me servant de son pagne, j'ai commencé à lui bouchonner à l'aveuglette les bras, les épaules, le dos, quand soudain, s'agrippant à moi de tout son corps maigre, bruni par le soleil, il s'est écrié d'une voix brouillée de larmes :

« Méchant ! Tu n'es qu'un menteur !

— Un menteur ! Et pourquoi cela ? » J'avais pris un ton léger. Mais en voyant, dans les rayons brûlants du soleil du soir qui gagnait le moindre recoin de l'entrée, frémir sa nuque aussi frêle qu'un roseau, j'ai senti mon cœur se troubler, et élevant la voix avec une gaieté feinte, je lui ai tapoté les épaules.

« Allons, dis-moi, quand t'ai-je menti ?

— Tu m'avais promis que si j'étais sage, tu viendrais me chercher...

— Mais, petit, ta maman ne t'a pas raconté ? Elle ne t'a pas dit qu'on a trouvé une jolie maison près du temple du Grand Bouddha, et qu'on va bientôt aller vivre là-bas ? Tu vois, c'est juste de l'autre côté du pont, alors pour aller à l'école, ce sera moitié moins loin que de ta maison de Shinmonzen. »

Comme je lui parlais, la tête dans les nuages, a resurgi du fond de ma mémoire le souvenir du jour où je lui avais bel et bien fait cette promesse, le jour de l'équinoxe de printemps où il pleuvait aussi à verse, et de ce flot d'images s'est détachée soudain, avec une netteté troublante, la silhouette de l'autre gamin trempé de pluie, qui passait en courant devant ma boutique.

Ainsi, depuis quelque six mois, dans son cœur innocent d'enfant, il n'avait cessé d'attendre, jour après jour ! Comparée à cela, l'indignité qui avait été la mienne pendant ces mêmes six mois passés en faux-fuyants et en esquives face à Ohan ne pesait pas bien lourd dans la balance...

Oui, c'est pour cet enfant que je dois déménager, c'est pour lui que nous allons dormir tous trois, côte à côte, dans cette petite maison ! J'étais soudain gagné par un sentiment d'urgence.

« Écoute, petit, quand nous habiterons là-bas, tout va s'arranger : tu partiras pour l'école au moment où moi, je sortirai pour aller à ma boutique. Nous pourrions faire le chemin ensemble ?... »

Satoru a baissé les yeux sans rien dire.

« Que se passe-t-il, petit ? Je te dis que nous pourrions partir ensemble tous les matins. Cela ne te fait pas plaisir ? » Alors de grosses larmes ont roulé sur le sol de l'entrée, tandis que Satoru, balbutiant des « si, mais... si, mais... », allait se cacher derrière la porte, le corps secoué de sanglots.

Aujourd'hui encore, je crois entendre résonner le bruit de ces sanglots. Tirillé comme je l'étais entre deux femmes, je prenais une résolution un jour, une autre le lendemain, je ne cessais de balancer, et ce flottement pitoyable dû à la faiblesse de mon caractère, personne n'était censé le connaître. Se pouvait-il qu'un enfant aussi jeune que Satoru m'ait percé à jour ?

« Alors petit, même à présent, tu penses toujours que je suis un menteur ? » Comme je prononçais ces mots, mes yeux se sont portés vers la rue encore humide de pluie qui menait à la ruelle de Teppô.

Tu t'imagines vraiment emprunter ce chemin chaque matin avec Satoru ? Tu te crois vraiment capable de marcher d'un pas tranquille, alors qu'une fois passé le pont, on arrive tout de suite aux abords du quartier de Kajiya, là où habite Okayo ? J'avais beau faire, je ne me sentais guère concerné, et pourtant, par je ne sais quel mystère, j'ai eu envie d'attiser l'effroi qui me gagnait.

« Tiens, c'est justement aujourd'hui qu'on doit fixer le jour du déménagement. Cela tombe bien que tu sois venu ! Allons, viens par ici ! », et je suis entré dans la boutique. Dès que j'ai ouvert les volets, un souffle de vent étonnamment frais a balayé la pièce.

« Allez, viens vite ! On va consulter le calendrier tous les deux. Et c'est toi qui choisiras la date. » J'avais à peine fini de décrocher le calendrier suspendu à l'un des piliers, parmi des sachets de médicaments de chez Toyama et des pochons de graines, que Satoru était déjà là, impatient de le consulter.

« Écoute, il faut choisir le meilleur jour du mois de septembre. Repère celui où est écrit "jour faste". Tu sauras le trouver, n'est-ce pas ? »

Nous étions là tous les deux, le père et le fils, nos épaules se touchaient, mais il est bien trop tard désormais pour se remémorer cet

instant pathétique. À la date du 13 septembre, soit le lendemain du 220^e jour de l'année lunaire, était inscrit en gros « JOUR FASTE », et je me suis arrangé pour que ce soit Satoru qui le découvre ; aussitôt, il a bondi sur ses pieds pour rentrer chez lui.

« Tonton, je reviendrai ! C'est bien le 13 septembre, dis ? » s'est-il écrié d'un ton joyeux avant de disparaître dans la ruelle à l'arrière du temple. J'ai suivi des yeux sa silhouette chétive qui s'amenuisait tandis qu'il agitait son kimono à bout de bras... Comment aurais-je pu deviner que c'était la dernière fois que je le voyais en ce monde ?

OceanofPDF.com

Vous avez eu la patience d'écouter sans vous indigner les divagations interminables d'un imbécile de mon espèce, mais si je vous dis qu'en fait, jusqu'à ce matin-là, j'avais continué de dormir auprès d'Okayo au premier étage de sa maison de Kajiya, vous ne pourrez sans doute manquer de m'écraser de votre mépris.

Même aujourd'hui, tout ce qui s'est passé ce jour-là ne possède à mes yeux pas plus de consistance qu'un rêve.

Comme nombre de couples sans enfants, nous avions pris l'habitude, Okayo et moi, de traîner au lit en causant des petits soucis de la vie quotidienne ; or, ce matin-là, sans doute à cause d'un vent coulis qui, semblant se faufiler sous le paravent placé à notre chevet, avait chassé la chaleur de la veille, Okayo, enroulée depuis l'aube dans une mince couette, est venue se lover contre moi en minaudent.

« Je ne sais pas pourquoi, mais avec ce froid, je me sens tellement abandonnée... » m'a-t-elle dit d'un ton apprêté, et elle a plaqué son front contre ma poitrine.

Vous savez, c'était toujours pareil : elle avait beau avoir passé l'âge, elle se plaisait à jouer les gamines turbulentes, et la voilà donc qui, paresseusement allongée, continue de jacasser de tout et de rien jusqu'à ce que le soleil, filtrant entre les volets, illumine toute la pièce.

« Tu sais, hier soir encore, la patronne du Hangetsu-an m'a dit que j'étais la plus chanceuse du monde. D'abord, j'ai fait remettre à neuf le premier étage, et puis la fillette que j'ai adoptée est en train de devenir la coqueluche de Kajiya, et en plus, toi, tu es aux petits soins pour moi... » On aurait vraiment dit des paroles de rengaine, si bien que j'aurais pu ne les écouter que d'une oreille, comme des propos désordonnés qu'on balbutie en rêve, et pourtant, allez savoir pourquoi, je ne me sentais pas tranquille. Même mes réponses badines me semblaient sonner faux.

C'est alors que j'ai entendu des pas feutrés qui montaient l'escalier, puis la voix d'Osen derrière le *shôji* : « Papa, je peux te dire quelque

chose ?

— Qu’y a-t-il ? » Je me suis redressé aussitôt, mais Okayo m’a retenu par la manche.

« Qu’est-ce que tu veux donc ? C’est encore la nuit pour papa. Il n’est pas encore réveillé.

— J’ai quelque chose à dire à papa.

— Voyons, ne sois pas bête... Tu peux bien le lui dire ici ! »

J’ai repoussé Okayo qui continuait de parler d’un ton joyeux, et nouant mon obi à la hâte, je suis sorti de la pièce. « Il y a une personne qui vient de Daimyô. Elle t’attend dehors », m’a dit Osen à voix basse, d’un air entendu. Je suis descendu à toute vitesse, en vêtements de nuit, et j’ai aperçu ma propriétaire qui piétinait d’impatience à côté de la porte de derrière. « Dites, le pousse-pousse est arrivé, et on y a déjà chargé la plupart de vos affaires !

— Euh, je vais... » Puis je suis resté sans voix.

En effet, après la promesse faite à Satoru de nous installer dans la maison proche du temple du Grand Bouddha, voilà déjà longtemps que ce déménagement avait été réglé dans les moindres détails – j’en avais parlé et reparlé avec ma propriétaire qui était au fait de tout ; alors, à présent, par quels mots justifier mon allure piteuse, avec ce vêtement de nuit à rayures et ce obi à peine noué ?

« Bon, eh bien, je pars devant... » Avant même de terminer sa phrase, elle s’en allait en courant, et tandis que je suivais des yeux, anéanti, sa silhouette qui s’éloignait, Osen se glissait déjà tout près de moi.

« Tiens, prends ça... » Et que vois-je ? La fillette qui me tend mon beau kimono d’été en soie à motifs rayés assorti d’un obi de Hakata(15) ! Et cette enfant d’à peine treize ans, sans démêler le comment du pourquoi, se prend au jeu et me susurre en exagérant son froncement de sourcils : « Tu sais, je me suis donné bien de la peine pour faire cela... en cachette de maman. »

Même vous, qui avez tout goûté du miel et du fiel de la vie, vous ne pouvez vous figurer mon état d’esprit quand j’ai quitté la maison d’Okayo, tout déconfit.

Si jamais Okayo m’avait hélé de notre chambre du premier étage, je crois que je n’aurais jamais eu le cœur de m’en aller... Toujours est-il

que, vêtu du kimono qu'Osen m'avait tendu, je suis parti, chancelant, pareil à un pauvre fantoche.

« Hé, bien le bonjour ! Belle journée, hein ? » Même la voix du vendeur de tôfu qui m'a dépassé en courant résonnait comme en rêve. *C'est donc cela, quitter sa maison ? C'est donc cela, abandonner une femme ?* Je ne cessais de me répéter ces mots, sans vraiment saisir ce qui m'arrivait.

Passant par le sentier du talus, je suis parvenu à Daimyô, devant ma boutique : le pousse-pousse où mes bagages s'empilaient déjà brillait dans la lumière du matin.

Tout avait les apparences d'une scène de théâtre, même le jeune déménageur qui, assis sur le bord du chemin, tirait deux ou trois bouffées de sa cigarette ; mais quand j'y repense, cela venait de mon cœur chagrin, flottant toujours dans le flou sans jamais pouvoir se fixer.

Ohan, assise dans l'entrée de la boutique jonchée de bouts de cordes et de chutes de bois après le chargement des bagages, était en train de préparer du thé.

« Te voilà ! » Elle s'est précipitée vers moi. Les joues en feu, les cheveux plaqués sur un front où perlait la sueur, tout cela, curieusement, donnait à son visage un rayonnement inhabituel.

« C'est vraiment gentil d'être venu si tôt ! Le pousse-pousse va bientôt partir...

— Bon... Et Satoru, dis-moi, où est-il ? » Je me suis empressé de lui poser cette question, sans doute pour cacher mon désarroi.

« Tu sais... L'oncle qui habite dans la venelle de Minami... il est venu chercher Satoru hier en promettant qu'il le ramènerait aujourd'hui en début d'après-midi... Il m'a dit que c'était la fête de l'automne au temple de Gongen(16), moi je ne savais pas si je devais lui parler du déménagement, et pendant que j'hésitais, il secouait le petit pour qu'il s'active ; et comme il est entêté comme une mule, j'ai laissé Satoru partir avec lui. Mais j'aurais bien voulu que tu voies la tête de notre fils au moment où ils ont franchi la porte !... » Elle avait parlé d'un ton enjoué, et sans prendre la peine d'essuyer la sueur qui coulait de son front, elle a continué de rire de bon cœur, le visage caché derrière son tablier.

Ce rire d'Ohan, j'ai l'impression de l'entendre encore résonner à mon oreille. J'ai passé en hâte un sarrau sur mon kimono et je suis sorti en

courant, sous prétexte d'« aider à tirer le pousse-pousse ». Levant la tête, j'ai aperçu, par une trouée entre les bâtiments du temple, le chemin en pente qui mène du talus au col de la montagne. *Tiens, c'est ce sentier que Satoru a dû prendre avec l'oncle !* Sans m'arrêter à cette pensée, j'ai lancé à Ohan : « Allons, va dire à ma propriétaire qu'on y va ! Et dépêche-toi, sinon le pousse-pousse arrivera avant nous !... » Puis je suis parti vers notre nouvelle maison.

OceanofPDF.com

Le long du talus, il y a un chemin de traverse qui passe par le quartier de Kawara et se prolonge jusqu'à la falaise de Ryûkô, sur le versant plongé dans l'ombre même en plein jour ; or, sa montée interminable était plus escarpée que prévu... alors, imaginez quelqu'un comme moi, qui croulais sous le poids de mes fautes et n'étais pas accoutumé à l'effort physique : j'ahanais en poussant la voiture et je dégoulinais comme une fontaine.

« Regarde-toi ! En train de t'échiner à pousser cette carriole... quel bon à rien tu fais ! » Tandis que je marmottais ces propos oiseux, par je ne sais quel tour de mon esprit égaré, une impression absurde m'a saisi : je me suis vu là, tête baissée, arc-bouté à la roue, comme si c'était le châtiment que je devais endurer pour le rachat de mes fautes.

« Regardez, patron, comme l'eau est verdâtre au bas de la falaise ! Ça annonce la pluie... » m'a dit le jeune déménageur.

Ceux qui empruntaient le chemin à la montée ou à la descente s'arrêtaient inmanquablement à cet endroit précis de la falaise, et nous nous sommes donc assis au pied d'un arbre pour faire une petite pause ; c'est alors qu'a resurgi en moi, comme si c'était hier, la terreur que j'avais éprouvée le soir où, au terme d'une glissade, j'avais failli laisser ma vie au fond de ce gouffre, le lendemain de la fête de Tanabata.

« Quel coin sinistre !

— Vous voyez, là-bas, près du rocher, cette branche de pin qui dépasse ? C'est là que la vieille Otoki s'est pendue l'année dernière. Elle est restée longtemps accrochée aux branches, le corps balancé par le vent, il a fallu que tous les pompiers du quartier interviennent... Ça a fait un de ces foins ! » Et le garçon s'est mis à rire, comme si cette histoire de pendaison l'amusait.

Les rafales de vent qui balayaient les collines cinglaient la surface de l'eau. Près de la berge, des remous pailletés de lumière dérivait vers l'aval en tourbillonnant, et ils semblaient vouloir me dire quelque chose ;

comme je m'en veux de n'y avoir pas vu, alors, un signe prémonitoire !...

Dire que j'avais déjà là, presque à portée de main, l'annonce visible de ce qui allait advenir, et que je n'ai rien perçu ! Quand j'y songe, la fragilité de la destinée humaine me point le cœur.

Il était déjà midi passé quand je suis arrivé à la maison près du temple du Grand Bouddha.

Elle n'avait de demeure que le nom, mais ma propriétaire nous ayant prêté main-forte, une fois les tatamis posés au sol et les *shôji* tendus de papier neuf, curieusement elle a pris l'allure d'une vraie maison. La propriétaire s'est même donné la peine d'arroser le pot de belles-de-nuit abandonné sous l'auvent, puis elle nous a dit, avant de repartir à petits pas pressés en passant par l'arrière du jardin : « Ouf, je me sens enfin libérée d'un grand poids ! Eh bien, les tourtereaux, si vous avez besoin d'autre chose, je reviendrai vous l'apporter plus tard... Et dites-vous bien qu'à partir de ce soir, ici, vous êtes vraiment chez vous, et que vous pouvez y vivre au grand jour. » Et nous nous sommes soudain retrouvés tous les deux, Ohan et moi, un peu étourdis par la tournure qu'avaient pris les choses.

« Mais que fait donc Satoru ? » a dit Ohan en se précipitant vers le jardin. De gros nuages bas venaient presque frôler les plates-bandes près de la clôture de derrière, laissant filtrer comme des volutes de soleil.

D'après Ohan, Satoru était venu plusieurs fois voir la maison au retour de l'école, et s'il revenait directement de chez son oncle, il ne devait plus tarder à se montrer.

« Un petit chien saurait trouver le chemin ! Alors Satoru arrivera bien jusqu'ici, même les yeux fermés. Essayons plutôt de voir où nous pouvons placer ce bureau ! » Tandis que je me déplaçais d'un coin à l'autre de la pièce en portant le pupitre d'écolier que j'avais acheté longtemps auparavant pour Satoru, soudain le vent s'est mis à souffler en rafales, le versant de la colline s'est assombri à vue d'œil, et déjà quelques grosses gouttes de pluie venaient trouer la surface du petit étang, au fond du jardin.

La voix stridente des cigales s'est arrêtée d'un coup, et la bourrasque a semé sur l'étang des pétales blancs de lespédèze.

« Ohan, il pleut ! » Mon exclamation s'est perdue dans un bruit assourdissant, une pluie d'abat qui cinglait tout alentour, des bosquets d'arbres aux planches de l'*engawa*.

Ohan, sortant à la hâte dans le jardin, s'est empressée de fermer les volets en criant je ne sais quoi. Les grondements du tonnerre se mêlaient aux zébrures des éclairs, et cette maison encore peu familière a pris soudain un visage menaçant.

« Mais dis-moi, que peut bien faire Satoru ?

— Ne t'inquiète donc pas, ai-je dit à mi-voix. Tu sais, l'oncle, c'est un homme qui connaît bien la montagne. Un seul coup d'œil aux nuages lui suffît pour voir venir la pluie. Et aujourd'hui, elle menaçait dès le matin, n'est-ce pas ?

— Alors, Satoru est sans doute resté chez lui.

— Mais oui, à l'heure qu'il est, il doit se régaler de gâteaux de riz. » Tout en essayant de la rassurer, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer Satoru courant à toutes jambes sous la pluie battante pour rentrer au plus vite à la maison.

Il est en train de galoper sous ce grain, c'est sûr ! Galoper à en perdre haleine avec une seule idée en tête : parvenir sans perdre une minute à sa nouvelle maison ! Cette image, j'avais l'impression de la voir de mes yeux. À présent, je me dis que c'était sans doute un avertissement du Grand Bouddha.

Vraiment, il n'est rien de plus indéchiffrable que le cœur de l'homme. D'un côté, je me tourmentais à la pensée de mon fils perdu en pleine bourrasque, de l'autre, tout cela ne me semblait être qu'imaginations sans la moindre consistance.

« En ce cas, on pourrait peut-être ouvrir la boîte à provisions, tu sais : celle que ta propriétaire nous a préparée... » Aussitôt dit, aussitôt fait : Ohan a déballé les plats, et nous nous sommes retrouvés à manger des sushis, à siroter du thé dans la pénombre, tant et si bien que tout ce que je redoutais encore une seconde plus tôt m'est apparu soudain comme des divagations sans fondement.

Non, en fait, Satoru ne reviendra pas aujourd'hui. S'il avait dû rentrer, il l'aurait fait dans la matinée. Connaissant l'oncle, qui est la prudence même, il a dû tout faire pour empêcher le petit de repartir sous cette pluie ! D'ailleurs, je suis sûr que Satoru s'est bien gardé de lui dire

qu'on déménageait aujourd'hui. Alors, quelle raison aurait eue l'oncle de le renvoyer chez nous par cet affreux temps ? Non, on ne reverra pas Satoru avant demain... À force de me répéter ces paroles, j'ai fini par m'en convaincre.

Le bruit de la pluie s'était à peine calmé que déjà la nuit tombait.

Comme je suspendais une lampe au plafond, toute la maison, curieusement, a pris un air faux. Vous savez, on dit souvent que « c'est l'enfant qui cimente le couple », et en effet, tandis que je restais assis là dans cette maison vide, en tête-à-tête avec Ohan, ma femme, soudain je me suis senti déplacé. *Mais que fais-tu là ? Tu comptes vraiment te remettre en ménage avec cette femme, ici même ?* Et j'ai songé avec effroi au destin qui m'avait acculé à cette extrémité, et à ce qui m'attendait désormais.

Dans un coin de la pièce, une petite malle était comme abandonnée, on se serait cru dans ces chambres d'auberge où l'on ne passe qu'une seule nuit, alors... où donc Ohan pouvait-elle puiser une telle tranquillité ? Même cela me semblait bien étrange.

« C'est bizarre, j'ai vraiment l'impression d'avoir déjà vécu dans cette maison...

— C'est vrai, la petite pièce planchée, là-bas, elle ressemble beaucoup au débarras de notre maison de Kawara.

— Hum... hum... mais ce qui est différent, c'est l'état de ma bourse. Nous allons sûrement avoir une vie très dure. T'es-tu faite à cette idée ?

— Oui... Tu ne cesses de parler de cela. Et moi, c'est justement pour avoir cette vie dure que je me suis autant démenée. Regarde, ce sac que j'ai serré dans la boîte à ouvrage !... » Déjà, Ohan fourrageait dans l'un des tiroirs, et un flot de pièces coulait sur les tatamis.

Combien de menue monnaie avait-elle ainsi accumulée dans cette poche de coton jaune vif ?

Ohan m'a raconté alors que depuis toutes ces années qu'elle vivait dans sa famille à Shinmonzen, elle avait amassé sou après sou en acceptant tous les travaux d'aiguille qui se présentaient ; vous pouvez imaginer l'embarras d'un moins que rien de mon espèce devant pareil récit. Quand on vit aux crochets de deux femmes à la fois, faut-il s'en lamenter ? Faut-il s'en réjouir ? À qui oserais-je le demander ?

« Tiens donc, avec tout cet argent, tu comptes nous acheter un palais ? Alors, je pourrais me laisser vivre jusqu'à la fin de mes jours !

— C'est bien vrai... Toi, où que tu ailles, tu es toujours un seigneur. » Avec un rire, Ohan s'est mise à rassembler les pièces éparpillées sur le tatami, et à la vue de son bras potelé et nu, soudain un élan m'a poussé vers elle ; mais n'était-ce pas là, en fait, un moyen de me dépêtrer de ce mauvais pas ?

« Non, je t'en prie !... » Poussant un cri, Ohan a fait mine de se dérober, tandis que je la saisisais par son obi pour l'entraîner vers la pièce du fond.

« Satoru... Satoru ne va pas tarder ! » Je l'ai entendue prononcer le nom de l'enfant, mais dans l'état où j'étais, j'ai cru à un faux-fuyant de sa part.

« Mais non, voyons ! Il ne rentrera plus, à cette heure... » Comme je la raisonnais en la taquinant un peu, je me suis demandé avec effarement quel démon habitait mon cœur.

... Oui, roulant sur le sol dans l'obscurité, nous avons partagé le mirage d'un instant, mais à présent je me sens à mille lieues de tout cela.

Mêlées au vent qui vibrait dans les feuilles, on entendait de façon presque palpable des voix psalmodier des soutras dans le temple du Grand Bouddha. Et en jetant un œil à travers une fente des contrevents, j'ai même aperçu là-bas, devant l'entrée du temple, la lueur tremblotante des lanternes agitées par les rafales.

Tiens, c'est l'heure où Ton allume aussi les lumières à Kajiya... Cette réflexion m'a traversé, entraînant à sa suite les images familières de la maison que j'avais abandonnée ce matin-là.

La nuit commençait à tomber, c'était le moment où, d'ordinaire, fermant ma boutique de Daimyô, je m'apprêtais à rentrer à Kajiya. Si je vous dis qu'à cette pensée, j'ai commencé à me languir de la demeure que j'avais quittée le matin même, au point de ne plus pouvoir tenir en place, vous serez en droit de vous gausser de moi.

Et vous pourriez me comparer au chien couchant qui, à la nuit tombée, rentre chez son maître en remuant la queue, je ne saurais vous contredire.

« Avant que Satoru n'arrive, je sors faire un petit tour », ai-je murmuré en faisant le mystérieux, et renouant mon obi à la hâte, j'ai ouvert le

contrevent.

« Mais... où vas-tu donc ? Tu ne restes pas dormir ici cette nuit ? » Comment ai-je pu faire la sourde oreille à Ohan qui tentait de me retenir ? Toujours est-il que j'ai chaussé tant bien que mal mes *geta*, et que je me suis enfui par la porte de derrière.

Fouetté par un vent glacial, j'ai couru comme un dératé jusqu'au bout de la ruelle bordée de cryptomères ; là, mon pas s'est ralenti, et un gros soupir m'a échappé.

J'ai levé les yeux : à ma grande surprise, juste au-dessus de la crête des montagnes encore noyées de pluie, se détachait une lune toute ronde. *Ces allées et venues formaient peut-être le lot qui m'était dévolu dans la vie...* Chose étrange, cette pensée m'a rasséréné... *Après tout, pour une malheureuse nuit, le Grand Bouddha acceptera bien de la prendre sous son aile, et empêchera les voleurs d'entrer !* Soudain, le sort d'Ohan, que je venais de planter là au milieu des ficelles et des paquets, ne me souciait plus guère. Comment était-ce possible ?

J'arrivais à mi-chemin quand des bruits de voix, s'élevant du côté d'Okita, se sont enflés comme une houle le long de la rizière, et j'ai aperçu des ombres qui approchaient en courant.

« C'est la maison derrière le temple du Grand Bouddha ! Là-bas, où il y a de la lumière... » Dès que j'ai entendu ces cris, allez savoir pourquoi, je me suis caché derrière le rideau de cryptomères pour laisser passer cette foule affolée. De toute évidence, elle se dirigeait vers la maison que je venais de quitter, et pourtant je restais là, tapi comme un voleur.

Puis j'ai entendu une voix qui appelait : « Ohan ! Ohan ! » *Mon dieu, mais c'est son oncle, celui de Shinmonzen !* Du coup, j'ai bondi sur mes pieds et filé à toute allure dans la nuit.

Si je n'avais pas reconnu la voix de cet homme, l'effroi ne m'aurait pas submergé à ce point, mais l'oncle en question n'était autre que ce forgeron qui travaille pour les maquignons, près du pont de Shinmonzen, vous devez le connaître de réputation, celui qu'on surnomme « Heita la grosse brute »...

Quoi qu'il en soit, à quelques secondes près, j'avais failli me trouver nez à nez avec lui, et en courant à toutes jambes sur le chemin, dans la nuit, j'étais poursuivi par cette pensée : *Mais oui, c'était bien l'oncle de Shinmonzen... Ouf ! Je l'ai échappé belle. Il s'en est vraiment fallu d'un*

cheveu que je ne tombe sur cette brute. Ces pensées m'occupant tout entier, je ne me souciais même plus d'avoir laissé ma femme, et cela, uniquement pour retrouver un semblant de tranquillité.

... Arrivé aux abords du quartier de Kajiya, non loin de la maison que j'avais quittée le matin même, j'ai vu l'essuie-mains flotter comme si de rien n'était au balcon du premier étage et, pour vous dire la vérité, j'ai eu l'impression d'émerger d'un rêve. *Finally, cette nuit, je vais encore dormir avec Okayo...* Par je ne sais quelle fantaisie de mon esprit, j'ai pensé qu'en somme, il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat : depuis mes retrouvailles avec

Ohan sur le pont de Garyô l'été de l'année précédente, j'avais passé des mois en va-et-vient perpétuels entre la ruelle de Daimyô et le logement d'Okayo à Kajiya ; eh bien... à partir de ce jour, j'allais faire de même avec la nouvelle maison au fond de l'impasse, à l'ouest de la rivière.

Ce n'est que plus tard que j'ai été foudroyé par l'horreur de cette nuit-là.

Le lendemain, le temps s'était dégagé comme par magie, et je suis parti d'un pas léger, en toute insouciance, vers la nouvelle maison, en faisant même une pause en chemin pour acheter des petits flans de riz.

Je suis passé par l'arrière du jardin : les contrevents étaient encore fermés, alors qu'on approchait de l'heure de midi.

« Es-tu là ? » ai-je lancé en ouvrant la porte ; la pièce plongée dans la pénombre était en pagaille comme la veille au soir, mais pas de trace d'Ohan. *Elle se serait donc absentée en pleine nuit ?...* Soudain, je l'ai imaginée se ruer affolée hors de la maison, en laissant tout en plan.

Mon cœur s'est mis à cogner dans ma poitrine, je me suis précipité dehors sans même ouvrir les volets, et là, j'ai entendu qu'on m'appelait : me retournant, j'ai vu, debout à côté du temple, un moine que je connaissais vaguement.

Et voilà que je l'entends me dire : « Monsieur, excusez-moi... hier soir... votre dame a eu de la visite... une personne de sa famille, à Shinmonzen. Elle parlait de quelqu'un qui se serait blessé... »

Comment ai-je fait pour me précipiter jusqu'à Shinmonzen ? Je ne m'en souviens même plus. Arrivé à Sashimono, près du pont de terre, j'ai reconnu la maison d'Ohan : contre la palissade en bois noir qui l'entourait étaient disposées des effigies de dragons, des couronnes de fleurs de lotus, des lanternes de deuil. *Quelqu'un serait-il mort ?* Étant donné ma situation, je ne pouvais décemment pas me présenter pour demander ce qu'il en était. *Ce n'est pas Satoru, ce n'est pas possible que ce soit lui.* Tout en me répétant ces mots, j'ai traversé le champ de mûriers pour déboucher sur l'arrière de la maison, là où l'on entrepose le riz.

Comme vous le savez, dans cette région, on a coutume lors des obsèques d'empiler des bols et de sortir le fourneau dans le jardin, pour y faire mijoter de la nourriture ; entre les volutes de fumée qui s'élèvent vers le ciel, les gens du voisinage s'assemblent et restent là debout, à

jacasser, à tel point que, vu de l'extérieur, on ne saurait dire s'il s'agit là de funérailles ou d'une grande fête.

« Il était dans la même classe que le mien, alors ils allaient souvent à l'école ensemble. »

« Il paraît que cette dame venait tout juste de renouer avec le monsieur de la maison Kanô... »

« Vous savez, on dit que ça s'est passé du côté de la falaise de Ryûkô, on aurait trouvé un bout de bandoulière de sa sacoche pris dans les racines du pin... »

« Je me demande bien pourquoi on l'a laissé repartir par cette pluie... »

« Mais ça n'a rien d'étonnant : il avait envie de se retrouver au plus vite auprès de son père et de sa mère, qui s'étaient enfin remis ensemble... »

... et ainsi de suite. Avant même d'en entendre plus, j'avais fendu toute cette foule, je ne sais trop comment, pour passer par l'arrière de l'enceinte, et au moment où j'ai retrouvé mes esprits, j'avais déjà entrouvert la porte de la pièce du fond.

« Ohan, c'est moi !... C'est Kanô !... » Comment ai-je pu hurler ainsi ? Le temps a passé depuis, mais je ne puis oublier l'accès de folie qui m'a saisi alors. Dans cet espace baigné de lumière malgré les stores baissés, la fumée de l'encens flottait en nappes, et j'ai reconnu dans une sorte de brouillard des visages plus ou moins familiers qui, d'un seul mouvement, se tournaient vers moi.

Je continuais de crier « Ohan ! Ohan ! », mais cette voix résonnait à mes oreilles comme celle d'un autre.

Vraiment, il n'est rien de plus étrange que le cœur de l'homme. Sept ans plus tôt, au moment où je m'étais séparé d'Ohan, je savais bien que, dans le vaste monde, seule cette maison m'était à jamais interdite – cela, je l'avais gravé dans mon cœur, et voilà qu'à présent j'avais fait irruption dans cette pièce. Mais que venais-je faire là, devant tous ces gens réunis ?

Une femme gémissait, elle s'est approchée de moi en se tramant sur le sol, et aussitôt j'ai senti une chaleur humide contre mes genoux.

« Satoru... Satoru est mort. Au moment... où il revenait de la venelle de Minami. Il a glissé, à Ryûkô...

— Et... et maintenant, où est-il ?... » Me dégageant de l'étreinte d'Ohan qui s'agrippait à moi, je me suis rué dans la pièce du fond.

Quand j'y repense maintenant, c'était juste le moment où on allait le mettre dans son cercueil. *Quoi ! Vous ici, monsieur Kanô ?* Quelqu'un m'interpellait rudement tandis que la foule reculait comme un seul homme, et j'ai entraperçu derrière elle le corps de Satoru.

Oui... il était allongé, vêtu d'un *yukata*(17) tout neuf, comme s'il allait se rendre à une fête, et moi, j'ai eu l'impression d'être aimanté vers lui. Je me suis cramponné à son chevet et lui ai murmuré d'une voix implorante : « Satoru, c'est moi... ton père ! »

Ce qu'on éprouve quand on perd un enfant, jamais je n'aurais pu me l'imaginer. Depuis ma première rencontre avec Satoru l'hiver de l'année précédente, nous avions vécu dans l'attente, sans nous dire « père » et « fils », jusqu'à ce jour où nous allions enfin dormir en famille, côte à côte, dans la même maison, et le hasard avait voulu que sa mort survienne justement ce même jour... mais alors, comment ne pas voir là un châtiment voulu par les dieux et les bouddhas ?

« Satoru, c'est moi... ton père ! » Oubliant les regards de ceux qui m'entouraient, je répétais ces mots que je m'étais interdit de prononcer de son vivant ; croyais-je vraiment qu'ils pouvaient parvenir jusqu'à son cœur d'enfant ?

Quel chagrin de voir ses jambes maigrettes, brunies par le soleil, dépasser de son *yukata* flambant neuf ! Tout son corps semblait vouloir me dire quelque chose. Me dire : *Papa, ne t'en fais pas ! Maintenant, je n'ai plus besoin de rien...*

À peine deux semaines plus tôt, dans le fond de ma boutique, nous nous étions penchés tous les deux sur le calendrier pour arrêter notre choix au 13 septembre, le « jour faste » où il allait justement perdre la vie, et du coup m'est revenu le souvenir de cet autre jour de pluie – quand Satoru s'était écrié en pleurant : « Méchant ! Tu n'es qu'un menteur !... Tu m'avais promis que si j'étais sage, tu viendrais me chercher » ; et désormais, son corps maigre semblait vouloir me blâmer de mon indignité.

... À présent, j'aurais sans doute du mal à expliquer pourquoi, mais une étrange impression m'a saisi. Oui, tout ce qui allait se passer ce jour-là, et la mort de mon fils Satoru, je le savais depuis longtemps, je le savais comme si je l'avais vu de mes propres yeux : celui qui devait périr en glissant de la falaise de Ryûkô, ce n'était pas moi, c'était lui, mon enfant.

Le lendemain de la fête de Tanabata, Ohan et moi étions partis chacun de son côté, dans la soirée, pour aller visiter la maison voisine du temple du Grand Bouddha.

Alors que je passais sur la falaise de Ryûkô, le pied m'avait manqué, il s'en était fallu de peu que je ne meure en tombant dans le gouffre, et à cet instant, n'avais-je pas déjà la prescience de la mort de Satoru ? Avec cette pensée insolite a surgi l'image de mon fils qui, sous la pluie battante, revenait de la venelle de Minami en galopant sur le sentier de montagne.

Oui, je revivais vraiment cette scène : Satoru, luttant contre le vent avec son parapluie, était arrivé sans s'en apercevoir tout au bord de la falaise de Ryûkô, et là, il avait basculé dans le gouffre ; et dire que nous avions justement choisi ce jour de déluge pour déménager ! Avais-je fait tout cela pour le tuer ?... L'idée m'épouvanta. À présent, j'étais vraiment contraint de voir là un châtiment voulu par les dieux et les bouddhas.

C'était bien moi en effet qui, ce soir-là, dans la maison encore en désordre, avais retenu Ohan contre son gré pour la forcer à défaire le nœud de son obi ; « Satoru... Satoru ne va pas tarder ! » Elle s'était d'abord dérobée, mais avait fini par se blottir contre moi, en restant sur le qui-vive ; pris alors d'envie de la taquiner, je lui avais lancé : « Mais voyons ! Il ne rentrera plus, à cette heure... », sans savoir que Satoru était en train de mourir, à cet instant. Oui, de mourir – et à présent ne restait plus de lui, sous mes yeux, que ce pauvre petit corps.

Dites-moi, qu'est-ce donc, à votre avis, sinon la punition des dieux ? Au lieu de m'ôter la vie, ils m'avaient pris celle de mon fils, comme pour mieux me faire ressentir mon indignité.

« Voyons, monsieur Kanô ! Pleurer autant, c'est néfaste pour l'âme de l'enfant... Vous feriez mieux de lui offrir vos gâteaux. Hâtez-vous, et faites aussi une prière ! » Quelqu'un, essayant en vain de me ramener à la raison, m'a presque arraché le sachet de gâteaux des mains pour le

déposer dans le cercueil. Apitoyé sans doute par ce toqué qui se donnait en spectacle, il m'a pris par les épaules afin de m'entraîner vers le fond de la pièce, et c'est alors que les choses se sont précipitées.

« Sauve-toi vite ! » Le cri strident d'Ohan s'est noyé dans une bordée de vociférations : « Écoutez-moi tous ! C'est lui, ce scélérat, qui a tué Satoru. Il a tué un gamin innocent en l'attirant dans son piège ! » Un éclat tranchant à la main, une vieille furie fonçait droit vers moi, et j'avais à peine reconnu la mère d'Ohan que d'autres hurlements s'élevaient déjà : « Canaille ! Comment as-tu osé franchir notre seuil ? Et pour venir te montrer devant le défunt la gueule enfarinée, espèce de coquin !... » Collé aux talons de la vieille au couteau, j'ai vu bondir un homme, et hélas ! c'était l'oncle de Shinmonzen, Heita la grosse brute.

... Oui, c'était bien celui auquel j'avais échappé de justesse la nuit précédente, à mon grand soulagement... mais cette fois, j'étais acculé. J'ai senti mes jambes flageoler, et je me suis affaissé sur le plancher.

« Pardonnez-moi, je vous en supplie ! Je vous en conjure... » En dépit des regards, je me suis agrippé aux jambes de l'oncle.

Aussitôt, l'espace d'un éclair, j'ai senti une masse s'abattre sur mes épaules.

« Canaille ! Je vais te rosser pour te corriger jusqu'à la racine ! Te rosser... Monstre ! Assassin ! »

À ces invectives se mêlait la voix en larmes d'Ohan : « Mère, arrête, je t'en prie !... » Mais tout cela, je l'entendais comme dans un brouillard. Le tapage se mêlait aux litanies des moines, au chant des cigales dans le jardin de derrière, et ce bourdonnement me semblait parvenir de très loin.

... Après cela ? Cloué au sol par les coups, j'ai perdu connaissance.

Et puis... une fois passée la cérémonie du quarante-neuvième jour(18) après la mort de Satoru, la mi-novembre était déjà là quand, par une de ces journées de premiers froids...

Mais vous vous demandez ce qu'il est advenu ensuite d'Okayo ? En fait, après cette malheureuse histoire, elle s'était mise à déraisonner : « Une femme assez bête pour se faire voler son homme, elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même ! Si elle ne voulait pas en arriver là, il fallait qu'elle veille au grain. » Forte de propos de la même veine, elle marquait à mon égard une sollicitude qui s'étendait désormais aux moindres détails de notre vie à deux, mais bien sûr, vu son caractère, elle n'était pas femme à se répandre en amabilités, non : simplement, à la tombée de la nuit, à l'heure où les lanternes s'allument devant chaque boutique, quand résonne de-ci de-là le claquement sec des pierres à feu, elle semblait vouloir s'éterniser au premier étage de la maison ; et si d'aventure quelqu'un lui lançait d'en bas : « Patronne ! On a besoin de vous chez Hangetsu-an : c'est pour le banquet des artisans de Teppô », elle continuait son ménage de plus belle, l'air affairé, et tonitruait parfois : « Va donc leur dire ! Le métier de geisha, pour moi, c'est du passé ! »

J'aurais bien voulu, ne fut-ce qu'un instant, aller faire un saut à ma boutique de Daimyô, pour m'enquérir auprès de ma propriétaire si Ohan n'était pas tombée malade de chagrin et lui demander de me servir de messagère, mais à cette seule pensée, mon cœur battait déjà la breloque... D'après la rumeur, la maison derrière le temple du Grand Bouddha avait été entièrement vidée par les soins de la famille d'Ohan, et à l'idée que c'étaient les autres qui réparaient ma faillite, je me sentais le plus minable des hommes ; pourtant, il ne s'écoulait pas un jour sans que me prenne le désir de la revoir, afin de prier avec elle pour le repos de l'âme de notre enfant, mais que pouvais-je faire, sinon subir ce déchirement comme une punition des dieux ?

... Mes sentiments à l'égard de Satoru ? Vous savez, quand on est égaré à ce point, il se passe parfois des choses bizarres. En cette saison d'automne, quand une pluie froide tombait à verse, je croyais voir un enfant passer en courant devant la maison, et oubliant que Satoru était mort, je me demandais s'il avait bien pris son parapluie. *Mais non, il n'est plus là, il n'est plus de ce monde !* Tout à coup, mes jambes se dérobaient sous moi, et souvent, l'œil fixé au-dehors, je me surprénais à imaginer qu'à l'instar de Tamate Gozen(19) son âme errante cherchait peut-être à me retrouver.

Or, un beau jour, voilà qu'Okayo s'absente quelques heures pour aller à Imazu, faire ses dévotions au sanctuaire d'Ebisu.

« Excusez-moi, monsieur Kanô... » J'ai cru entendre quelqu'un m'appeler d'une toute petite voix. À l'ombre du saule planté au coin de la maison, j'ai découvert ma propriétaire qui faisait les cent pas ; sans doute m'attendait-elle depuis longtemps.

Je suis sorti comme une trombe pour lui ouvrir la petite porte de derrière.

« Dites-moi, avez-vous des nouvelles d'Ohan ?

— Justement, je viens de sa part. Elle m'a dit qu'en lisant ceci, vous comprendriez... »

Semblant sur le qui-vive, elle m'a glissé une lettre, et déjà elle s'éloignait à petits pas pressés.

Dès que j'ai reconnu l'écriture d'Ohan, mes jambes se sont mises à flageoler et j'ai aussitôt appelé Osen, d'une voix qui s'enrouait : « Je monte au premier. Si maman revient, préviens-moi en criant bien fort ! » Oui, vous pouvez rire... Comment ne pas se moquer du misérable qui, au comble du désarroi, se soucie d'abord des regards de celle qui vit sous le même toit ?

C'est en toute hâte que je t'écris. Avec la crainte qu'en te laissant cette lettre aussi longue qu'un chemin de mille lieues, je ne passe à tes yeux pour une fâcheuse dont tu pourrais te gausser.

Si j'avais été capable, il y a longtemps, de me décider toute seule, rien ne serait sans doute arrivé, et à cette pensée, je me dis que si quelqu'un doit demander pardon, autant à cette personne qu'à toi, c'est bien moi.

Vraiment, je ne saurais m'expliquer pourquoi j'ai vécu dans l'attente pendant toutes ces années, mais du moins le Grand Bouddha m'est témoin que je n'ai jamais voulu te causer d'embarras, que je n'ai jamais rêvé d'évincer cette personne.

Si rester dans cette condition faisait jaser autour de moi, je ferais sans doute mieux de songer à me remarier, mais par un heureux hasard, il semble que j'aie atteint l'âge où il n'est plus besoin de se soucier de ces choses-là...

À vrai dire, rester seule me paraît, en ce qui me concerne, l'état le plus naturel. Cela ne me dérange guère, mais une personne aussi bien disposée à mon égard que toi pourrait peut-être me trouver à plaindre, et s'apitoyer sur le sort d'un être qui a passé sa vie à t'attendre ; mais si tel est le cas, je peux t'assurer que tu es dans l'erreur.

Quand j'y pense, il n'est pas de personne plus heureuse que moi au monde. Bien sûr, nous n'habitons pas ensemble, mais ne serait-ce pas justement pour cela que tu as pu me chérir bien plus que si nous avions vécu sous le même toit, comme mari et femme ?

Il n'est pas de personne plus heureuse que moi au monde, je le pense vraiment, alors tu n'as pas lieu de t'inquiéter pour moi.

Quant à l'enfant, je pense que par sa mort il nous a purgé le cœur de nos chagrins. N'est-ce pas, aux yeux d'un enfant, le plus bel acte qu'il puisse accomplir à l'égard de ses parents ? C'est du moins ce que j'essaie de me dire.

Oui, j'essaie de me le dire, car c'est sans doute ce que je peux faire de mieux pour le repos de son âme.

Tout ce qui nous arrive en ce monde est déjà inscrit dans nos vies passées, donc ne te fais aucun souci pour moi. À présent que la cérémonie du quarante-neuvième jour a eu lieu, je pense que je peux me permettre de quitter la maison où je suis née. Je préfère ne pas te dire où je compte aller, mais j'arriverai toujours d'une manière ou d'une autre à subvenir à mes besoins, donc ne te fais aucun souci pour moi.

La seule personne envers qui je me sens inexcusable, même aujourd'hui, c'est cette femme. Une fois que je serai partie, je te

demande de la chérir deux fois plus, par tendresse pour moi. J'aurais encore des milliers de choses à te dire, mais comme le temps presse, je préfère en rester là. Habille-toi chaudement, afin de ne pas prendre froid.

Bien à toi,

Ohan

Qui, en ce vaste monde, a jamais reçu pareille lettre ? Quant à elle, au moment de partir pour je ne sais quel lointain bout de terre, comment avait-elle pu croire qu'en me laissant une telle missive, je pourrais vivre tranquille ?

Si seulement elle m'avait adressé ne fût-ce qu'un mot de ressentiment ! À cette pensée, l'envie m'a pris de la saisir à bras-le-corps et de la frapper, la frapper, dans un transport de rancœur mal placée... Oui, vous pouvez rire ! Aveuglé par l'amertume de l'homme prisonnier de ses attachements, j'écumais de rage.

La propriétaire est au courant, c'est sûr ! Elle ne peut pas ne pas savoir ! Le cœur sur des charbons ardents, je m'élançais déjà en imagination de Kajiya vers Teppô, et laissant derrière moi la rue aux lanternes brouillées par la légère brume du soir, le long de la rivière, je croyais voir Ohan qui courait sur l'obscur sentier de montagne, pour rejoindre la venelle de Minami.

« Papa, où vas-tu ? » Osen, poussant un cri strident, me tirait par la manche jusqu'à la déchirer. J'ai repris mes esprits : j'étais dehors, sans *geta* aux pieds. « Maman va revenir, elle va revenir ! » Osen, qui ne cessait de pleurer, s'agrippait à moi pour me retenir. « Il ne faut pas que tu t'en ailles, il ne faut pas ! » Toujours accrochée à moi, elle se tortillait ; j'ignore jusqu'à quel point elle comprenait ce qui se passait, mais je peux vous dire que rien ne fait plus frémir qu'un cœur d'enfant. Vous vous souvenez de ce jour d'averse où Satoru presque nu, et dégoulinant de pluie, m'avait lancé avec rancœur, en sanglotant : « Méchant ! Tu n'es qu'un menteur ! » ?... Eh bien, c'était comme si sa voix résonnait de nouveau à mon oreille. Et puis, mes liens avec lui avaient beau être aussi ténus que des fils de la vierge, il s'agissait de mon sang, de mon fils unique, et je l'avais laissé mourir. Alors, pourquoi les « papa ! papa ! » de cette fillette qui n'était même pas la mienne me

figeaient-ils ainsi sur place ? Si je vous avoue que, vaincu par la force de cette gamine, je me suis retrouvé accroupi dans la pénombre contre la porte de derrière, tout juste capable de pleurer à gros sanglots, vous allez sans doute m'écraser de votre mépris.

Je ne sais vraiment pas comment j'ai vécu pendant les quelques mois qui ont suivi. J'ai appris par la suite qu'Ohan avait quitté la ville au lendemain de la cérémonie du quarante-neuvième jour, sept ou huit jours avant que ma propriétaire ne m'apporte sa lettre. Bref, à supposer que le remords ait pu me pousser à la poursuivre, elle avait pris toutes ses précautions pour ne me laisser aucun moyen de la retrouver.

À ce qu'on m'a dit, on l'aurait vue près de la station de Bitchû-Tamashima, donc si cela se trouve, elle s'est peut-être fait embaucher par là-bas, chez quelque commerçant... Non, qu'elle songe à mourir me semble improbable. Seulement, je suis certain qu'elle a préféré disparaître de ma vie, afin de délivrer de ses obsessions le cœur d'un demeuré de mon espèce.

Osen, plus souvent que naguère encore, m'appelle « papa ! papa ! » à longueur de temps ; quant à Okayo, en se serrant contre moi elle me lance sans vergogne : « Les femmes qui peuvent vivre sans homme, qu'elles aillent au diable ! Moi, me passer d'homme, je ne peux pas, je ne veux pas ! » Et la tiédeur de sa peau, tout comme la voix de la petite, sont là pour me rappeler que je paie, désormais, un prix à la mesure des actes d'un mécréant qui n'a jamais craint ni les dieux ni les bouddhas.

POSTFACE

Uno Chiyo voit le jour en 1897 dans un Japon où l'acculturation massive des modèles occidentaux peine à battre en brèche le conformisme de mentalités encore « féodales ». Et comme pour d'autres romancières de la même génération (Okamoto Kanoko, Hayashi Fumiko, Enchi Fumiko), ses années de jeunesse témoignent de ces destinées de femmes hors du commun qui, pour accéder à une liberté de mœurs et de pensée, et se faire une place dans le monde de la littérature, durent traverser bien des vicissitudes, allant de vagabondages incessants en amours plus ou moins hasardeuses...

Née dans une famille de fabricants de saké d'Iwakuni, à quelque trente-cinq kilomètres au sud-ouest de la ville de Hiroshima, orpheline de mère à l'âge d'à peine deux ans, elle est « promise » dès ses quatorze ans à l'un des neveux de sa belle-mère – projet très vite avorté. Désireuse d'acquérir son autonomie, la jeune fille travaille pendant un an, en 1914-1915, comme « institutrice suppléante », mais elle est bientôt renvoyée pour avoir noué une liaison avec un autre enseignant. Par la suite, entre 1916 et 1939, l'année où elle semble se « ranger » en se mariant pour la troisième fois, elle aura multiplié les compagnons, les déménagements, les métiers temporaires, en trouvant néanmoins le temps de se faire connaître comme écrivain. La reconnaissance fut relativement rapide, grâce au premier prix que lui décerne en 1921 (elle a alors vingt-quatre ans) le journal *Jiji shimpô* pour la nouvelle *Shifun no kao* (*Le visage fardé*), qui marque ses débuts en littérature. Puis vient, en 1933, un succès de scandale avec la publication en feuilleton, dans la revue *Chûô Kôron*, de *Confession amoureuse* (*Irozange*), ouvrage très largement inspiré des confidences faites par Togo Seiji (1897-1978), un peintre de renom aux comportements prétendument « dissolus », dont elle partage la vie à l'époque. Après la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à sa mort en 1996 à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, Uno Chiyo continuera d'imposer sa voix, faite d'une multitude d'autres qu'elle ressuscite dans ses récits, et de cultiver, notamment dans les motifs des

kimonos qu'elle conçoit, le « style » (c'est le titre d'une revue de mode qu'elle crée dès 1936) qui caractérise aussi sa manière d'être : mélange de naturel et d'élégance, rehaussé de petites touches d'émotion et d'ironie.

Les lecteurs francophones ont déjà pu apprécier, grâce à *Confession amoureuse*, le ton empreint de vivacité et d'autodérision avec lequel le narrateur conte les mésaventures sentimentales provoquées par sa passivité et son indécision. Dans *Ohan*, récit paru en 1957 et considéré comme le chef-d'œuvre d'Uno Chiyo, on retrouve un thème analogue, et un personnage masculin tout aussi veule que le peintre de *Confession amoureuse*. Quant à l'histoire elle-même, elle semble faire la part belle aux « ficelles » du mélodrame, le héros balançant sans cesse entre sa femme légitime, Ohan, et sa maîtresse, la geisha Okayo.

Ce que l'on sait de la genèse de ce texte fournit des clés pour comprendre de quelle manière Uno Chiyo puise ses matériaux romanesques dans sa propre vie : sur le narrateur, elle aurait projeté l'image emblématique de son père, un oisif qui dilapidait le capital familial au jeu et dans les quartiers de plaisirs. Le portrait si nuancé d'Ohan, l'épouse fidèle, tout en retenue et en délicatesse, serait un hommage à sa belle-mère, qui éleva la petite fille avec une grande tendresse. Quant à l'histoire elle-même, elle s'inspire d'un récit véridique recueilli par la romancière en 1942, lors d'un voyage effectué dans l'île de Shikoku afin d'y rencontrer Tenguhisa, un célèbre fabricant de poupées pour le théâtre de marionnettes *bunraku*.

Cependant, ces éléments ne suffisent pas à épuiser toutes les richesses d'un récit aussi bref qu'il fut longuement peaufiné. S'il sort des limites d'une trame narrative somme toute banale (les péripéties qui peuvent survenir dans un « triangle amoureux »), c'est grâce à son déroulement implacable : en à peine un an, le mélodrame, ponctué par les fêtes traditionnelles qui marquent les changements de saisons, va virer à la tragédie, à cause des attermoissements du héros. En outre, la simplicité de la construction met en lumière la complexité des « intermittences du cœur » : celles d'un homme uniquement gouverné par ses impulsions et qui, à son insu, se prend d'un amour fou pour son propre fils Satoru, âgé de huit ans. Le petit garçon, qu'il aura à peine connu, est bientôt arraché à la vie par la faute d'un père irresponsable. Or, n'est-ce pas précisément cette mort qui plonge le narrateur dans l'illusion d'un amour paternel

authentique – ultime parodie pour masquer encore son insondable complaisance envers lui-même ?

Le texte d'Uno Chiyo soulève plus de questions qu'il n'apporte de réponses. Mais entre les prémisses de ce drame (« ... voilà que j'étais pris d'un désir insensé, celui de nous précipiter tous deux au fond d'un gouffre ») et sa conclusion (« Et la tiédeur de sa peau, tout comme la voix de la petite, sont là pour me rappeler que je paie, désormais, un prix à la mesure des actes d'un mécréant qui n'a jamais craint ni les dieux ni les bouddhas »), la romancière aura entraîné le lecteur dans un espace intérieur où prédomine la vision bouddhiste de l'existence en ce monde transitoire : « Ce temps aussi bref que la journée d'un éphémère, ce temps vécu par moi comme dans un rêve, resurgit à présent dans tout son éclat sous mes yeux. » L'époque dans laquelle s'inscrit le récit demeure incertaine, au point de paraître intemporelle. Quant à la ville, dont la topographie se réfère sans doute à celle d'Iwakuni, le « pays natal » d'Uno Chiyo, sa localisation n'est jamais précisée : seuls quelques noms de quartiers et de ruelles contribuent à en composer la géographie secrète.

Enfin, même si la traduction française ne peut en transmettre que de faibles échos, la langue orale élaborée par la romancière résulte d'emprunts à deux « parlers » différents, celui de la région de son enfance, et celui de la « province d'Awa » (l'ancien nom de l'île de Shikoku). Cette touche « provinciale » donne au récit du narrateur sa coloration particulière, mais paraîtrait sans doute artificielle si elle n'était sublimée par une composition très savante, qui restitue par son tempo et ses inflexions le lyrisme du *jôruri* – le récitatif du *bunraku* et du *kabuki*.

Uno Chiyo est donc parvenue à créer, au sein de sa langue maternelle, un style d'une « étrangeté familière ». Faisant ainsi, de son lamentable narrateur enchaîné à la « roue du karma », le modèle même – côté scène – de nos destinées sur cette terre : celles de marionnettes dont elle joue, dans l'ombre, à tirer tous les fils.

Dominique PALMÉ

1 Fête célébrée dans les sanctuaires shinto en l'honneur de l'une des sept divinités du bonheur (*shichifukujin*). Ebisu est représenté tenant d'une main une canne à pêche, et de l'autre une daurade (*tai*), poisson qui symbolise lui aussi le bonheur.

2 Dans les habitations traditionnelles, dispositif de chauffage constitué d'un espace quadrangulaire creusé dans le sol, où l'on fait chauffer des braises pendant l'hiver.

3 Dans l'ancien calendrier lunaire, fête célébrée au début du dixième mois. C'est l'occasion de manger des *mochi* (gâteaux de pâte de riz) pour éviter les maladies et favoriser la fécondité.

4 Renforcement ménagé dans la pièce principale d'une maison traditionnelle, et servant à exposer un arrangement floral, ainsi qu'une calligraphie ou un objet d'art évoquant la saison.

5 Fête célébrée le septième jour du premier mois lunaire, selon une coutume chinoise. À cette occasion, on prépare une soupe agrémentée de sept plantes différentes (*nanakusa*), qui est censée garantir une bonne santé durant toute l'année à venir.

6 Sandale faite d'un sole montée sur deux lames verticales de bois (en général, du paulownia), et tenant au pied par un cordon passant entre le premier et le second orteil.

7 Chaussettes de coton à fond épais, comportant une séparation pour le gros orteil, afin de pouvoir être portées avec des sandales de paille (*zôri*) ou de bois (*geta*).

8 Cloisons coulissantes généralement tendues de papier de riz d'un blanc translucide. Elles servent de séparation entre les pièces, dont la surface peut être ainsi provisoirement agrandie lorsqu'on ôte les *shôji*.

9 Traditionnellement utilisé pour frotter la peau, et la rendre ainsi plus douce.

10 Fête d'origine chinoise, célébrée le septième jour du septième mois de l'année lunaire. Elle marque la rencontre, à travers la Voie lactée, de la Tisserande (Véga) et du Bouvier (Altaïr).

11 Protagoniste masculin de la pièce *Kuruwa bunshô* (Conte des quartiers réservés), écrite par Chikamatsu Monzaemon en 1679. Ce

personnage, qui dissimule son habileté dans le maniement des armes derrière une apparence efféminée, est amoureux de la courtisane Yûgiri.

12 Plancher en véranda reposant sur des piliers en bois sur un ou plusieurs côtés des maisons traditionnelles, et permettant, à partir du jardin, d'accéder à l'intérieur sans passer par l'entrée.

13 O-bon ou Ura-bon : fête des morts célébrée vers le 15 août. Selon une légende venue de l'Inde, durant trois jours, les âmes des défunts reviennent rendre visite aux vivants. Cette fête s'accompagne notamment de danses, les *Bon-odori*.

14 Dans les quartiers de plaisirs et dans le monde des artisans, on avait coutume, pour encourager et saluer une personne qui partait travailler, de frapper l'un contre l'autre deux silex (*hiuchi-ishi*).

15 Obi fait à partir d'un tissu de soie à rayures, dont les motifs sont obtenus à partir d'un procédé mis au point dans le nord de l'île de Kyûshû, à Fukuoka.

16 Dénomination globale des divinités japonaises que l'on considère comme des avatars du Bouddha. C'est ainsi, notamment, que l'on appelle par déférence, depuis sa mort, le premier shôgun du gouvernement militaire d'Edo, Tokugawa Ieyasu (1542-1616).

17 Kimono de coton léger que l'on porte pendant l'été.

18 « *Shijûkunichi* » : dans le bouddhisme, on croit que les âmes des morts continuent d'errer entre notre monde et l'au-delà durant les quarante-neuf jours qui suivent le décès. Cette cérémonie est destinée à apaiser les âmes, et à les accompagner par des prières lors de leur passage définitif dans l'autre monde.

19 Principal personnage féminin de la pièce *Sesshû Gappô ga Tsuji* (O-Tsuji, fille du seigneur Gappô), écrite en 1773 pour le théâtre de poupées (*bunraku*) par Suga Senshû, et adaptée ensuite au kabuki. La jeune Tamate Gozen, amoureuse de son beau-fils Shuntokumaru, donne sa vie pour éviter à celui-ci d'être assassiné.